



Slavoj Žižek

Rencontre avec le philosophe slovène, auteur de « La Marionnette et le nain », pour qui la foi combattante est « le seul chemin vers l'universalité véritable ». Entretien. Page 12.

Marie Didier

« Dans la nuit de Bicêtre », l'extraordinaire destin de Jean-Baptiste Pussin, l'homme qui libéra les fous. Et aussi : Marc Lambron, Alessandro Piperno... Littératures. Pages 3 et 4.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 7 avril 2006

VASSILI GROSSMAN UN MIRACLE LITTÉRAIRE



La majeure partie de l'œuvre de l'auteur de « Vie et destin » est rééditée. Georges Nivat en analyse l'ampleur. Page 3.

Dossier

L'histoire littéraire est de retour et, avec elle, plusieurs essais qui interrogent le passé, le présent et le destin de la littérature.

Pages 6 et 7.

Essais

Pascal Dibie et les mutations de la France rurale.

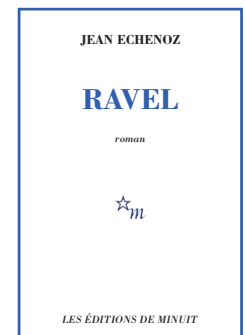
Russie soviétique : Nicolas Werth, Zinaïda Hippus, le « Journal » de Dimitrov... Pages 8 et 9.

Policiers

Jo Nesbo, Henning Mankell et Arnaldur Indridason : richesse du polar scandinave.

Et aussi « Déjanté », le dernier Hugo Hamilton. Page 5

JEAN ECHENOZ



Un roman, un simple roman gorgé de vie et de mort, d'inquiétude, de mystère, de fantaisie, d'alarme, d'humanité, de tendresse. De musique enfin.

Patrick Kéchichian,
Le Monde

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Contributions

Nicole Lapiere
Sociologue, directrice de recherche au CNRS, elle dirige la collection « Un ordre d'idées » chez Stock, où elle a publié *Pensons ailleurs* en 2004.

Georges Nivat
Traducteur en français de Pouchkine, Gogol, Tsvetaeva, Soljenitsyne, Siniavski, Joseph Brodsky, etc., il est l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels *Regards sur la Russie de l'An VII, considérations sur la difficulté de sortir d'un long despotisme* (éd. de Fallois, 1998). Il codirige une *Histoire de la littérature russe* en sept volumes qui paraît chez Fayard.

Thomas Wieder
Enseigne l'histoire à l'École normale supérieure de Cachan. Il vient de publier *Les Sorcières de Hollywood, chasse aux rouges et listes noires* (éd. Philippe Rey).

Rectificatif

Dans l'article sur Kazuo Ishiguro (« Le Monde des livres » du 24 mars), ce n'est pas, comme nous l'indiquions par erreur, Ray, mais Malcolm Bradbury qui fut un « maître » d'Ishiguro au séminaire de création littéraire de l'université d'East Anglia.

L'écrivain croate Pedrag Matvejevitch revient sur sa condamnation à cinq mois de prison pour diffamation, en novembre 2005

Démocratie et « démocratie »

Pedrag Matvejevitch

Après la chute du mur de Berlin et les changements qui s'ensuivirent, personne ne croyait que les « transitions » de l'Europe de l'Est pouvaient durer si longtemps sans devenir de vraies « transformations ». Il vaudrait peut-être mieux distinguer ces deux termes : la transition indique un chemin incertain à parcourir, la transformation par contre présente des résultats réalisés. J'avais forgé, en émigration, le terme de « démocratie », pour définir le statut de ces pays qui se libéraient péniblement du joug soviétique. Le mot est souvent employé dans la partie orientale de notre continent.

Il est facile de proclamer la démocratie et de l'inscrire dans des documents programmatiques ou constitutionnels. Cela n'élimine guère l'héritage des régimes totalitaires avec leurs différentes formes de pression ou de contrainte. Il s'est créé un peu partout un hybride qui tient à la fois de la dictature et de la démocratie. Ces aspects sont variés : la forme et le contenu se contredisent l'une l'autre ; la vérité et la justice n'arrivent pas à se conjuguer ; le phénomène engendre toutes sortes de crises variées, voire de conflits. Nous l'avons senti et observé, dès le commencement des guerres inqualifiables dans les Balkans. Avec un groupe assez restreint, peu enclin aux mythologies nationalistes, nous avons cherché à éviter la tragédie qui s'annonçait. Certains d'entre nous croyaient que la Yougoslavie (encore sans préfixe « ex ») était bien plus avancée que les pays de l'Est soumis à une URSS stalinisée. L'Etat multinational yougoslave ressemblait quelque peu à la Communauté européenne et avait certaines chances d'y être accueilli avant les autres.

Je me souviens du moment où Jacques Delors [alors président de la Commission européenne] eut une rencontre avec les représentants des

nouveaux gouvernants nationaux, promettant une aide substantielle de la Commission européenne pour appuyer la réforme d'Ante Markovic [le dernier premier ministre de Yougoslavie]. Cette promesse ne fut acceptée ni par Milosevic ni par Tudjman [présidents de la Serbie et de la Croatie]. Les nationalismes prirent le dessus et s'imposèrent. Ils nous balayèrent nous autres, dissidents considérés comme autant de « traîtres » à nos nationalités respectives. Le travail critique fut alors empêché ou devint dangereux. Après que j'eus écrit quelques textes

Il est facile de proclamer la démocratie et de l'inscrire dans des documents programmatiques ou constitutionnels. Cela n'élimine guère l'héritage des régimes totalitaires avec leurs différentes formes de pression ou de contrainte

concernant les nouveaux « seigneurs de la guerre », publiés d'abord en France, quelques coups de revolver furent tirés sur mon casier à lettres, en plein jour, suivis d'une inscription menaçante : « Cochon yougoslave ! » Etre yougoslave, si peu que ce soit, fut en ce moment la pire des accusations. Il ne restait plus pour un écrivain qui tenait à conserver un minimum de liberté qu'à prendre le chemin de l'exil – de cet « exil libérateur » dont parle Kundera. J'ai défini ma position un peu différemment : « entre asile et exil ». J'avais eu probablement plus de chance que la plupart de mes collègues, accueilli d'abord en France à la Sorbonne et au Collège de France, ensuite à l'université de Rome, où j'enseigne, depuis onze ans. Mon père, émigré de la Russie, m'a transmis, entre autres, l'usage de la langue française

que l'on parlait dans sa famille du temps des tsars, ce qui m'avait donné un instrument utile en émigration.

Je n'ai pas cessé pour autant d'observer ce qui se passait en ex-Yougoslavie. Je me suis rendu à Sarajevo durant le siège de cette ville et à Mostar, ma ville natale, immédiatement après la destruction du fameux Vieux Pont. J'ai pu en témoigner devant un public international, en suscitant une réprobation farouche des responsables de ces crimes. Je ne citerai pas ici les paroles outrageantes qui accompagnèrent cet engagement.

Revenons à la démocratie et à la condamnation à cinq mois de prison dont je viens de faire l'objet. Cela a commencé par un récit de voyage en Bosnie-Herzégovine, publié à Zagreb et intitulé *Nos talibans*. J'y ai parlé des intellectuels qui avaient semé la discorde et incité à la haine. Je proposai la fondation d'un « tribunal d'honneur » qui se prononcerait sur cette sorte de collaboration avec le crime. Je n'y ai pas caché les noms des coupables. L'un d'entre eux, peu connu et encore moins apprécié, a porté plainte à Zagreb, à cause de l'emploi du terme « talibans ». Le tribunal a prononcé le verdict. Je n'ai pas accepté de faire appel pour ne pas légitimer une procédure semblable. J'ai lutté moi-même, sous les régimes précédents, contre les délits d'opinion dont furent les victimes les Sakharov, Havel, Brodsky, Soljenitsyne et tant d'autres écrivains.

Quoi qu'il en soit, ce procès, qui a duré trois ans et demi, a enclenché un processus somme toute utile. Une vague de protestations a déferlé dans la capitale croate. Y ont pris part l'Association des journalistes, Reporters sans frontières, le PEN Club croate, l'une des deux associations d'écrivains. Même le premier ministre a exprimé discrètement son mécontentement. Une démocratie naissante, encore titubante, a livré bataille à une démocratie coriace et arrogante. Nous verrons ce qu'il en sera.

Le phénomène a peut-être aussi une signification qui dépasse ce cas particulier. On vient d'assister, presque en même temps, à un cas analogue dans un autre pays qui se prépare pour entrer dans l'Union européenne : en Turquie, où mon collègue Orhan Pamuk fut cité en justice, avant que la plainte soit classée sans suite, grâce à une intervention gouvernementale. La presse internationale nous a défendus – avant, cela aurait énervé et durci le pouvoir. Nos éditeurs en France se sont également employés et ont cherché un soutien officiel en notre faveur – cela aurait produit, avant, un effet contraire. Au moment le plus critique, l'Institut français de Zagreb a présenté mon livre, *La Méditerranée et l'Europe*, publié par Fayard. Et personne ne s'y est opposé – cela aussi n'était pas imaginable avant : ni dans les « démocraties socialistes » de l'Est ni même en une Yougoslavie « autogestionnaire ». J'ai franchi la frontière au moment où la condamnation fut déclarée « effective » et je ne fus pas dérangé. Aux amis étrangers qui s'inquiétaient et me voyaient déjà en captivité, j'ai pu répondre par une boutade : Rassurez-vous, ici ce n'est pas encore la démocratie.

La démocratie, cela sert aussi à quelque chose. ■

Ecrivain d'origine croate et russe. A quitté l'ex-Yougoslavie en 1991. Professeur à l'université de Rome, auteur, entre autres, d'un *Breviaire méditerranéen* publié en plusieurs langues et d'un livre paru récemment chez Fayard sous le titre *La Méditerranée et l'Europe - Leçons au Collège de France*.

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :
mondedeslivres@lemonde.fr
par la poste :
Le Monde des livres,
80, boulevard Auguste-Blanqui,
75707 Paris Cedex 13.

AU FIL DES REVUES

« Controverses », la philosophie « alter » au banc des accusés

DANS une période d'affrontements où peu résistent à la tentation de criminaliser l'adversaire, cartographier sans caricaturer les groupes qui décident d'affronter le débat public autour de nouvelles revues n'est pas tâche aisée ! Dans le face-à-face en guise de premier dossier que la dernière en date, *Controverses*, cherche à instaurer avec la « pensée altermondialiste » (dont les philosophes Alain Badiou, Antonio Negri ou Giorgio Agamben sont désignés comme les figures centrales), on pourrait se satisfaire de ne voir qu'un symptôme de plus de l'éclosion d'un pôle « néo-conservateur à la française » (« Le Monde des livres » du 24 mars 2006).

Si certaines contributions de ce premier numéro semblent bien de cette eau-là, on ne saurait l'y réduire tout à fait. A cet égard, la critique d'*Empire* et de *Multitude* de Negri et Michael Hardt par Mitchell Cohen, coré-

dacteur de la revue américaine de gauche *Dissent*, sous l'inspiration discrète du philosophe Michael Walzer, montre que les lignes sont plus complexes que ne le laisse croire le ton polémique souvent adopté par les auteurs.

« Théologie politique »

Qu'elle puisse s'avérer parfois d'inspiration sociale-démocrate ou pas, l'offensive contre l'altermondialisme théorique est menée à travers un ensemble de textes, dont ceux du linguiste Georges-Elia Sarfati, du philosophe Raphaël Lellouche et directeur de Shmuel Trigano, dont l'article, intitulé « La question juive du retour à Paul », a un peu valeur de programme. Le réquisitoire est sans appel. La galaxie intellectuelle « alter » se voit ni plus ni moins accusée de remettre en selle une « théologie politique » dont les figures dominantes seraient l'apôtre Paul ou Job. Cette réappropriation depuis les années 1990 par un marxisme déclinant d'une dimension religieuse, voire messianique – notamment à partir de Walter Benjamin –, aurait eu pour effet pervers de mettre en circulation, derrière un « *philosémitisme rhétorique* », une version laïcisée de l'antijudaïsme chrétien. Cela au moment même où l'Eglise a rejeté et combat l'« enseignement du mépris ».

Tandis que les juifs et l'Etat-nation israélien seraient voués aux géonies comme particula-

ristes et tribaux, la philosophie « alter » se délecterait d'un universalisme chrétien sécularisé et postmoderne, où la souffrance et la violence jouent le premier rôle. D'où, suggèrent plus d'un auteur de la revue, les indulgences pour l'idéologie rétrograde de l'islam intégriste...

Quoi qu'on pense de cette charge et d'autres contenues dans cette première livraison, elle se révèle significative de l'évolution qui en a fait passer beaucoup, comme Shmuel Trigano lui-même, d'une espérance plus « différentialiste » dans les années 1980 à un repli inquiet et défensif sur la notion de nation dans les décennies suivantes. Nul doute que les promesses non tenues de la construction européenne, la montée en puissance de la « réprobation d'Israël » et surtout les récentes vagues d'antisémitisme auxquelles bien de ces textes constituent une sourde réaction expliquent un tel revirement. Une évolution qu'un Daniel Lindenberg, auteur du controversé *Rappel à l'ordre, enquête sur les intellectuels néoréactionnaires* (Seuil, 2002), avait naguère fustigée comme un tournant « à droite » de certains intellectuels juifs (« *When Jews turn right* ») n'était sans doute pas la seule réponse possible. Reste qu'il convient de demeurer attentif à l'angoisse qu'elle traduit. ■

NICOLAS WEILL

Controverses, n°1, mars 2006, Ed. de l'Éclat, 296 p., 20€.

LETTRE DE LONDRES

Un récit accablant de la genèse de l'invasion de l'Irak

LE JOUR où l'Histoire rendra son jugement sur la responsabilité de George Bush et Tony Blair dans le déclenchement de la guerre d'Irak, quelques pages d'un livre devraient constituer une pièce à conviction essentielle. Ce livre, *Lawless World (Un monde sans loi)*, publié à Londres en 2005, vient de paraître en poche augmenté de deux chapitres qui contiennent des informations capitales sur la genèse de l'invasion de mars 2003.

Son auteur, Philippe Sands, est professeur de droit international à l'University College of London (UCL) et avocat chez Matrix, l'un des prestigieux cabinets de la capitale, celui-là même auquel appartient Cherie Booth, la femme de Tony Blair. Il n'éprouve aucune animosité contre le premier ministre, ni aucune hostilité de principe à l'usage de la force. Ainsi a-t-il soutenu les interventions britanniques en Bosnie, au Kosovo, ou en Sierra Leone. Son propos est de montrer que le couple Bush-Blair a, en la circonstance, profané la loi internationale.

Au cœur de sa démonstration se trouve le mémorandum d'une discussion que Bush et Blair ont eue à la Maison Blanche le 31 janvier 2003. Ce n'est pas un verbatim, mais un résumé de leurs échanges, rédigé par l'un des six conseillers des deux leaders présents à cet entretien. Ce document confirme sans la moindre équivoque que George Bush avait, à cette date, décidé d'attaquer l'Irak.

Qu'une nouvelle résolution du Conseil de sécurité de l'ONU soit ou non votée, annonce le président, « une action militaire suivra de toute façon ». George Bush fixe même au 10 mars la date provisoire du début des bombardements.

Comment réagit Blair ? Non seulement, souligne l'auteur, il n'objecte rien, mais il affirme qu'il est « solidement » avec lui et s'affirme « prêt à faire ce qu'il faudra pour désarmer Saddam ». Conclusion : le premier ministre a, lui aussi, pris sa décision, plus de cinq semaines avant que son conseiller juridique, Lord Goldsmith, ne lui donne, le 7 mars, son premier avis, d'ailleurs ambigu, sur la légalité de la guerre.

Deuxième constat de l'auteur : Bush et Blair ne possèdent à cette date aucune information sur les armes de destruction massive. Blair compare la résolution de l'ONU à une « police d'assurance » de nature à le protéger au cas où les choses tourneraient mal. Bush est si peu sûr de recueillir des preuves qu'il envisage de pousser Saddam Hussein à la faute : il enverrait dans le ciel irakien un avion de reconnaissance U2 peint aux couleurs de l'ONU, en espérant que l'armée de Bagdad tire dessus.

A aucun moment, s'étonne Sands, Bush n'envisage ce qui s'est réellement passé dans l'après-Saddam : une insurrection attisée par Al-Qaïda et l'escalade vers la guerre civile. L'hypothèse d'un conflit entre groupes

ethniques et religieux lui paraît « improbable ».

L'auteur cite aussi une note du chef du Foreign Office, Jack Straw, à Tony Blair, écrite début janvier. Straw y exprime sa crainte qu'on ne trouve pas « *the big smoking gun* », (« le gros fusil fumant »), autrement dit la preuve d'une violation par l'Irak de ses obligations. Il rapporte aussi une conversation qu'il a eue quatre jours plus tôt avec son homologue américain, Colin Powell, dans laquelle ce dernier mettait en avant la difficulté d'un engagement unilatéral des Etats-Unis.

En conclusion, l'auteur reproche à Blair de n'avoir jamais honnêtement expliqué aux Britanniques la genèse de sa décision de participer à une guerre, selon lui, juridiquement illégale et politiquement illégitime. ■

JEAN-PIERRE LANGELLIER

Lawless World, de Philippe Sands, Penguin.



ECRIVAINS

Les Editions Amalthée recherche de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :
Editions Amalthée
2 rue Crucy
44005 Nantes cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com

LIVRES ANCIENS

ACHAT - VENTE

LIBRAIRIE CHAMONAL

5 RUE DROUOT
75009 PARIS

01 47 70 84 87

CATALOGUES

L'archipel de Vassili Grossman

Une grande partie de l'œuvre de l'auteur de « Vie et destin » est publiée dans la collection Bouquins, chez Robert Laffont. L'occasion de lire ou de relire l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle.

Relire Vassili Grossman, un quart de siècle après la révélation au monde de *Vie et destin*, c'est revivre un des plus lumineux miracles littéraires du XX^e siècle. En fait, deux miracles : la naissance d'un roman ample comme *Guerre et paix*, traversé d'éclairs comme *Les Démon*s, débordant d'humanité comme les récits de Tchekhov, et le sauvetage d'un texte condamné à mort par le pouvoir soviétique et ses sbires littéraires. Brouillons et copies tous confisqués, l'œuvre devait disparaître.

Elle ne disparut pas : l'académicien Sakharov d'abord, puis l'écrivain Voïnovitch en avaient fait chacun secrètement un microfilm. L'un se perdit, l'autre parvint à Efim Etkind, qui, avec l'éditeur Vladimir Dimitrijevic, devint le sauveur du texte. Pour déchiffrer les mauvais microfilms, Etkind fit appel au philologue Simon Markish, fils du poète juif, assassiné pendant la publication même de *Pour une juste cause*. Ainsi *Vie et destin* parut en 1980, en russe et en français, huit ans après *L'Archipel du Goulag*, alors que sa conception précède celle du monument de Soljenitsyne. Aujourd'hui, les « trous » ont été corrigés grâce au manuscrit miraculeusement retrouvé en 1988, et il reparait dans les *Œuvres* publiées par les soins de Tzvetan Todorov. On y a joint *Tout passe*, qui est à *Vie et destin* ce que la « Confession » de Stavroguine est aux *Démon*s : le réacteur nucléaire. Y sont joints également d'admirables récits, plusieurs inédits, comme *Maman*, sur le destin de la fille adoptive du bourreau tchékiste Ejov, liquidé en 1937, ou *La Route*, charmant apologue sur un mulet italien qui se retrouve en terre russe, survivant à la pluie de feu, apparié à un cheval russe dont l'odeur le réconcilie avec la vie (Tolstoï, le modèle de Grossman, a, le premier, admirablement fait parler un cheval).

ŒUVRES de Vassili Grossman.

Edition établie et présentée par Tzvetan Todorov, éd. Robert Laffont, « Bouquins », 1 098 p., 30 €.

En revanche, on n'y retrouve pas *Pour une juste cause*, souvent présenté comme

une œuvre ressortissant au « réalisme socialiste », ni aucune des œuvres antérieures à 1953. En réalité, la « dilogie » *Pour une juste cause/Vie et destin* est une seule œuvre, forgée par le même observateur de l'immense cohorte des humains, le même explorateur de la bonté humaine. Mais entre les deux parties un miracle eut lieu : le poète et apôtre de la bonté Grossman a mué comme un serpent. Était-ce de soi-même que Grossman écrivait au milieu d'une scène de guerre où les soldats en plein déluge de feu regardent un serpent qui mue : « *Il était difficile de sortir de cet étui, dur, mort.* » Grossman sortit de l'étui, sans aucune aide, isolé qu'il était par la cabale contre lui, et aussi son étrange « intouchabilité » (comme Pasternak).

Ablations de la liberté

Le monde de Grossman est resté marqué par Stalingrad (c'était le premier titre de la dilogie) : il y a passé les mois les plus terribles, ses collègues correspondants de guerre repartaient écrire à l'arrière, lui restait dans l'ascèse du feu, accompagné de la mort comme d'un turban de mouches. « *La puissance du malheur était immense* », écrit-il dans *Pour une juste cause*. Vision unanimiste du chaudron humain, la dilogie raconte le malheur, et dit le bonheur : dans *Vie et*

Biographie

12 décembre 1905 : naissance à Berditchev, en Ukraine.

1929-1935 : ingénieur chimiste, comme son père.

1934 : publie ses premiers textes dans la *Gazette littéraire*, remarqués par Maxime Gorki.

1937 : admis à l'Union des écrivains soviétiques.

1941-1945 : correspondant de guerre. Travaille au *Livre noir sur l'extermination des juifs*.

1959 : termine *Vie et destin*, qu'il soumet aux autorités. Le livre est saisi en 1961, ainsi que tous ses manuscrits et notes.

1964 : avant de mourir d'un cancer, le 14 septembre, écrit plusieurs livres, dont un récit sur l'Arménie, *Le Bien soit avec vous*, et un roman, *Tout passe*.



La Kolyma. Ligne désaffectée d'un petit train minier construite par des détenus en 1937 et 1954. TOMASZ KIZNY

destin, l'ilot de la « Maison 6 bis » galvanise une poignée d'hommes, et le soldat Serioja et la « radio » Katia s'aiment, Daphnis et Chloé dans un champ de feu.

La « mue » dura dix ans, conduisit Grossman à une condamnation égale de l'hitlérisme et du communisme comme deux ablations de la liberté innée de l'homme. Par quelle incroyable naïveté Grossman osa-t-il proposer son œuvre au pouvoir soviétique ? Le 22 juillet 1962, l'idéologue en chef du parti, Soulov, le convoqua pour lui dire que *Vie et destin* était plus dangereux que *Le Docteur Jivago* (paru quatre ans avant) et lui reprocher d'avoir sombré dans le mysticisme, comme Gogol. Rentré chez lui, Grossman nota toute la conversation et se clautra plus que jamais.

Que s'était-il passé entre 1952 et 1962 ? Une rencontre sur le chemin de Damas ? Non. La découverte que l'Etat internationaliste était antisémite et chauvin ? Grossman, auteur avec Ehrenbourg du *Livre noir*, le savait depuis l'interdiction de publier ce livre où il avait mis tout son refus de l'inhumain. Seulement Grossman n'est pas Gorenstein, l'auteur dévastateur de *Psaume*, pour qui le génocide juif est tout. La découverte du goulag ? Même dans *Pour une juste cause*, on trouve d'incroyables allusions à ce « *sous-sol* » du paradis communiste. Dans la « mue » de Grossman, il y a ces trois étapes, il y a les « loup-

hommes » envahissant le terrier humain, il y a les Judas se multipliant, il y a le national-socialisme relayant le socialisme tout court. Comme un bloc de granit dans le fleuve d'Héraclite, le mal ne bouge pas, et pourtant la bonté croît, comme le grain de moutarde. *Guerre et paix*, le modèle de la dilogie, inonde le monde de bonheur, malgré la mort, malgré l'amputation des blessés, malgré les trahisons. Chez Grossman, le bonheur n'est pas moins fondamental.

Il était proche d'Andrei Platonov, alors confiné dans le non-être littéraire. Le bonheur, chez Platonov, est comme les atomes dans le vide cosmique, rare, mais hallucinant. Platonov et Grossman avaient un même don de sympathie avec tout l'humain. Leur ami le poète Semione Lipline les écoutait, sur un banc de Moscou, imaginant une vie à tel ou tel passant. Comme Tchekhov, ils contenaient des milliers de destins humains. Tchekhov apôtre de la liberté dans une pâte russe qui ne lève qu'au levain de l'égalité. On rencontre chez Grossman plus d'hommes que dans la vie, on y vit des moments impossibles à vivre : l'entrée dans les douches d'Auschwitz de la doctoresse Levintov avec le petit David, qu'elle a adopté pour ces ultimes minutes, « La dernière lettre » de la mère de Strum, juste avant d'être poussée du ghetto vers la fosse commune par un des *Einsatzgruppen*, les paysans dépouillés

du dernier grain par des escouades de jeunes enthousiastes staliniens (maoïstes, pol-potiens...) et rampant vers les villes, dans *Tout passe*. « *Mon Dieu ! combien de temps l'homme devra-t-il implorer le mouton pour qu'il lui pardonne !* », dit Grossman dans *La paix soit avec vous*.

L'étonnant n'est pas tant que Grossman ait conclu à la parenté des deux totalitarismes sans connaître *Les Origines du totalitarisme* d'Hannah Arendt (1951) et sans avoir été « *captif de Hitler puis de Staline* », comme Margarete Buber-Neumann ; non, le plus étonnant, c'est le frôlement du divin par un athée, la construction d'un monde de bonté par la restauration de ce qu'on appelait autrefois la « loi naturelle ». Pour Grossman, elle n'est pas abolie ; en le lisant, on a honte de notre pensée si souvent antihumaniste.

Un récit de 1955, *La Madone Sixtine*, livre une clé pour l'œuvre : le tableau de Raphaël, tant aimé par Dostoïevski, fut exposé à Moscou avant d'être restitué à Dresde. Staline inspecte le tableau en caressant ses moustaches. Grossman à son tour s'approche du tableau et voit la jeune Madone au regard si triste, l'enfant si grave, il aperçoit « *la force d'esprit qui se matérialise* », une énergie qui se fait chair et qui inverse la découverte d'Einstein, il voit Treblinka, Kolyma, toute son œuvre future. ■

GEORGES NIVAT

Marc Lambron, ex-fan des 70's

Plus on lit Marc Lambron – voici son neuvième livre –, plus on comprend pourquoi il est un mal-aimé de l'institution littéraire, pourquoi, à chaque fois qu'il est finaliste d'un grand prix, on lui préfère un écrivain – ou un non-écrivain – plus médiocre mais mieux vendable aux gogos de la nostalgie campagnarde ou de l'exotisme pseudo-historique : il n'est pas aisément manipulable et il est le narrateur ironique et lucide d'une recherche du temps perdu au son du rock'n'roll.

Il a aimé tout ce qu'il faut honnir pour se faire bien voir : le rock – Hendrix, les Stones, Led Zeppelin et les autres –, les filles, la khâgne, l'Italie, *Tel Quel*, Barthes, Sollers... Il parle d'une manière ensoleillée de son enfance lyonnaise – « *L'une des grâces de la ville, je le réalise aujourd'hui, c'est aussi de donner à l'idée de Renaissance sa pleine expression spatiale* » – au lieu d'évoquer avec lourdeur la glaise et les odeurs fétides de villages perdus ou les hivers de Corrèze. Ses parents étaient d'une génération « *qui avait décidé que le bonheur est une volonté* ». En un mot, il est plutôt Sea, Sex and Sun que Gadoue, Pathos et Gelées.

Voilà donc un très mauvais sujet, qui, après avoir écrit *Les menteurs* (Grasset, 2004, Le Livre de poche n° 30540) – roman de trois jeunes bourgeois intellectuels dans le dernier quart du XX^e siècle – récidive avec un récit personnel, *Une saison sur la terre*.

En 2004, Marc Lambron a 47 ans. Peu après la sortie de son livre, il rencontre, pour la première fois depuis trente ans, Marianne, sa condisciple de khâgne, qui a

inspiré l'un des personnages des *Menteurs*. Alors, évidemment, surgit « *la cartographie de toute une époque passée à travers un automne du présent* ». Toute une enfance et une adolescence – pêle-mêle les Beatles, les yaourts Dany, André Malraux et Jean Moulin, *Belphegor* à la télé... Ses 17 ans, la khâgne du lycée du Parc, à Lyon, les cheveux longs, les Who, Pink Floyd et les poètes de la Beat Generation. Il faut l'écrire. D'autant que, au même moment, le photographe Jean-Marie Périer propose à Marc Lambron de l'accompagner à Londres, où, dans les mythiques studios d'Abbey Road, on doit réaliser un DVD en hommage à

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

Scotty Moore, 73 ans, le guitariste d'Elvis Presley entre 1954 et 1959.

Cette plongée dans un univers de légende, ce surgissement des fantômes vieillissants de ses rêves de jeunesse, est une occasion unique pour « *un ancien adolescent que leur musique avait fait vibrer* », convaincu que « *la littérature sauve* », de revisiter sa « *saison sur la terre* ». Qu'on soit ou non un ex-fan des sixties et des seventies, qu'on soit d'un côté ou de l'autre de cette « *fracture générationnelle* » musicale, et aussi littéraire, dont parle si bien Lambron, on devrait être séduit par la nostalgie mélodieuse et tendre de ses portraits.

Eric Clapton, « *d'une nudité seigneuriale, d'autant qu'on la sentait gagée sur un combat avec ses vieux démons* » ; Philippe Sollers, qui « *montait sur son tapis volant et survolait la médina effondrée avec un grand rire de vizir en exil – il avait connu le royaume de Grenade et toisait la tourbe des Mollahs ignares, des enturbannés psychiques rôdant dans la plaine, le front bas. Pour l'essentiel, il a écrit des livres, et c'est là qu'il sera sauvé* » ; David Gilmour et son « *air d'un gros chat qui en sait long sur ses sept vies* » ; Jean-Marie Périer, qui a « *parcouru les routes du Tennessee avec Chuck Berry et campé Naomi Campbell sur des talons vertigineux, fils d'un siècle de nuits blanches et de beautés noires* » ; Bill Wyman, « *retiré de sa légende comme un reptile quitte sa peau* », alors que, « *pendant trente ans de vie sur la route* », il « *a discrètement mais indubitablement détenu le meilleur score féminin au sein des Rolling Stones : c'était un croque-mitaine à groupies* » ; Patrick Modiano, avec « *cet air de personne déplacée qui craint la guigne et poursuit son rêve* ».

Le message de tous les livres de Marc Lambron est, selon une de ses amies : « *Rien ne vaut que l'on meure.* » « *Peut-être est-ce vrai* », dit-il vers la fin de son récit. En effet. Entre « *la littérature qui multiplie les mondes, la musique qui en crée d'autres* », il est urgent de vivre. ■

UNE SAISON SUR LA TERRE de Marc Lambron. Grasset, 360 p., 18,90 €.

François Bégaudeau
Entre les murs

Prix France Culture Télérama

"François Bégaudeau pose avec *Entre les murs* un jalon pour une littérature en devenir."
Jean-Luc Douin, *Le Monde des Livres*

verticales

Plaidoyer pour Ferdière, le médecin d'Artaud Psychiatre malgré lui

FERDIÈRE, PSYCHIATRE D'ANTONIN ARTAUD
d'Emmanuel Venet.

Ed. Verdier, 44 p., 5,50 €.

Comme on rate sa vie... Ça tient à peu de chose de passer à côté. Pauvre Gaston Ferdière. Qui se souvient de lui autrement qu'en psychiatre abusif et inculte ? Parangon d'une morale sociale rétrograde... Allons, c'est lui qui a maintenu Artaud dans son asile, qui l'a torturé d'électrochocs, qui a voulu faire rentrer le génie déjanté dans la normalité acceptable d'une psychose atone. Qui l'a emberlificoté, manipulé, censuré. A chacun ses clichés.

Est-ce la peine de dire, simplement, qu'en recueillant Artaud à Rodez en 1943, à la demande de Robert Desnos, Ferdière l'a sauvé de cette mort par la faim qui a décimé les pensionnaires des hôpitaux psychiatriques pendant l'Occupation ? De rappeler également qu'il l'a suffisamment fait émerger de son délire pour lui permettre d'écrire à nouveau ? Sans doute pas. Ce ne serait qu'affaire de contre-arguments. Emmanuel Venet s'est juste attaché dans ce tout petit livre (il a publié *Portrait de fleuve*, Gallimard, 1991, et *Précis de médecine imaginaire*, Verdier, 2005) à retracer le parcours de cet homme de gauche, ami des surréalistes, qui se rêvait poète sans parvenir à aller jusqu'au bout de son rêve.

Dans une narration tendue à l'extrême, Venet fait le compte des années qui filent et des épaisses désillusions. Le suicide de Crevel quelques heures après une longue rencontre. La séparation d'avec Marie-Louise, qui le quitte pour Henri Michaux... « *S'imaginer-t-on psychiatre, c'est-à-dire paria parmi les médecins (...), lâché par sa femme pour un vrai poète ; et charriant avec soi la dépouille du poète asphyxié par la langue des notables, la stérile créativité des fous et l'allégeance à un postulat anti-poétique : il reste à s'acheter une conduite intérieure Delage, (...) et à embaumer comme on peut le cadavre que l'on porte en soi.* » Emmanuel Venet lui aussi est psychiatre, mais qu'on ne cherche ici rien de trop confraternel. La proximité est ailleurs. Dans une compréhension troublante de la souffrance et du claquement. Et, du coup, de Ferdière, héros en creux, prenant place très tôt dans la cohorte des laissés pour compte. ■

XAVIER HOUSSIN

Marie Didier conte les origines de la psychiatrie à partir du destin extraordinaire de Jean-Baptiste Pussin L'homme qui a libéré les fous

Par où commencer ? Par l'écriture peut-être, limpide, bouleversante de simplicité et d'érudition. C'est par elle, grâce à elle, qu'on entre en ce 5 juin 1771 à Bicêtre, près de Gentilly, là où sont enfermés les fous. « *Bicêtre, dont le seul nom fait frémir quiconque le prononce.* » D'emblée, les odeurs « *d'urine, de merde, de pus, de vomis, de sang pourri* » vous assaillent. Elles ne vous lâcheront plus. Doucement, tendrement, reconnaissante, admirative, Marie Didier (1) s'adresse à un certain Jean-Baptiste Pussin, un pauvre hère franc-comtois de 26 ans, arrivé là malade, on ne sait trop comment. « *Je me suis approché de toi, écrit-elle, sans savoir au début que j'allais vers toi, sans savoir que tu allais occuper deux ans de ma vie.* » Sans savoir surtout qu'elle allait, à la faveur de cette rencontre et de ses recherches, raconter – et avec quel talent ! – l'un des épisodes les plus extraordinaires de l'histoire de la médecine.

Schématiquement, l'histoire de Jean-Baptiste Pussin est celle du moment où de grands médecins européens vont comprendre que la folie n'a pas son origine dans le corps mais dans la personne, dans le « soi ». En France, c'est essentiellement à Philippe Pinel (1745-1826) que l'on doit d'avoir élaboré une interprétation psychologique de la folie selon laquelle elle peut être soignée efficacement par une psychodynamique personnelle entre le patient et le médecin. C'est le moment où va s'inventer la notion de « *traitement moral* » ; où, pour soigner les fous, on n'hésitera pas à prôner des notions telles que « *la douceur, le raisonnement, l'humanité* ».

Dans la nuit de Bicêtre est tout le contraire d'un traité médical. C'est la description, à couper le souffle, de ce moment-clé de l'histoire de la psychiatrie ; c'est aussi le portrait de ce jeune homme qui, sans la moindre instruction, à force d'intuition, de courage et de cœur, va inventer une nouvelle manière de prendre en charge la folie. Tout commence le jour où Pussin entend un hurlement sans fin jaillir de la gueule d'un fou arc-bouté au mur de la cour. « *Tu viens de découvrir en*



Premier croquis pour la composition « Pinel délivrant les fous » par Robert-Fleury Tony RMN/GÉRARD BLOT, MUSÉE NATIONAL D'ART DE BUCAREST

toi, lui dit Marie Didier, une chose éblouissante, secrète, qui ne s'apprendra ni dans les écoles, ni dans les universités, qui a été baillonné longtemps, qui va bouleverser ta vie et celle de tant d'autres : tu aurais pu être pareil à ces fous. Ils auraient pu être pareils à toi. »

Combattre l'horreur

Alors Pussin deviendra portier à l'entrée de Bicêtre. Il aidera à l'écriture des registres. Plus tard, le 27 avril 1780, il sera nommé chef de la division des garçons enfermés du bâtiment neuf. Et trois mois plus tard, gouverneur de l'Employ des fous. C'est à ce titre qu'il va connaître l'enfer des « loges » de Bicêtre. Il y découvre « *les malades pressés par de grosses cordes contre la paroi humide verdâtre, les pieds, les mains, le cou garrottés par les fers* ». Ce sont les « insensés » et Pussin est leur gouverneur. Inlassablement, il va consacrer sa vie à combattre l'horreur de leur existence.

Inutile de dire qu'il ne dispose d'aucun traitement. Son don d'observation, sa compassion, son travail inlassable, sa force, sa voix seront ses seules armes.

En octobre 1785, il est nommé gouverneur du Septième Employ et rencontre Marguerite, qu'il épousera sept mois plus tard. Grâce à elle, la nourriture des fous de Bicêtre s'améliorera sensiblement. Et puis survient la Révo-

lution. Extraordinaire description de ces journées où bascule la vie du peuple français. On croise le docteur Guillotin venu faire expérimenter à Bicêtre sa nouvelle machine par le bourreau Sanson. « *Belle invention ! Pourvu qu'on n'abuse pas de la facilité !* », murmure ce dernier.

Et puis Pussin se met à rédiger des observations : « *Il est à remarquer que les fous les plus agités sont ceux où il y a le plus d'espérance de guérison...* » Il s'agit-là tout simplement d'un des premiers documents de la psychiatrie.

Le roi est décapité, la terreur s'installe. Le 11 septembre 1793, à peine nommé, Philippe Pinel débarque à Bicêtre. Dans la cour des fous, il aperçoit un homme en train de remettre un pantalon à un malade nu. Les gestes de l'homme sont presque affectueux, il y a là quelque chose de maternel qui bouleverse Pinel. L'histoire de la médecine bascule à cet instant précis. Pinel, le grand savant, est subjugué par la manière qu'a Pussin de « *gouverner les fous* ». Grâce à lui, il va voir se concrétiser au fil des mois les fondements de ce qu'il appellera plus tard le « *traitement moral* ». Il voit dans les passions – le deuil, l'amour, la jalousie, l'ambition – la cause des « *maladies de l'âme* ». Tout l'art de la médecine, pense Pinel, consiste non pas à détruire ces passions mais à les opposer l'une à l'autre. « *Vous venez,*

dit Marie Didier, de faire une découverte formidable : le fou n'est jamais totalement fou et c'est avec ce reste de raison que la guérison est possible. »

L'histoire s'accélère. Septembre 1794 : Pinel lit en public devant la Société d'histoire naturelle son *Mémoire sur la manie*. Le fou n'est plus un animal. Pour la première fois, devant une assemblée scientifique, on lui donne le statut de malade. Et puis, « *s'adressant au public subjugué* », il rend hommage à Jean-Baptiste et Marguerite...

En janvier 1795, Pinel est nommé médecin-chef du plus grand hôpital d'Europe, la Salpêtrière. Pussin l'y rejoindra sept ans plus tard. Dans l'intervalle – Pinel affirme que c'était le 28 mai 1798 –, Pussin aura accompli un geste inouï : abolir les fers. A tout jamais. Cette libération des aliénés, Pinel, dans son *Traité médico-philosophique*, l'attribue formellement à Pussin et refuse de s'en attribuer le mérite. Il enfonce le clou pour la postérité, qui ne s'en souviendra pas : « *A mon grand regret, je n'avais pu, durant mes fonctions à Bicêtre, mettre un terme à la coutume barbare et routinière d'enchaîner les aliénés.* »

Rares, très rares, sont les livres aussi bouleversants que *Dans la nuit de Bicêtre*. Il fallait bien cela pour conter la véritable histoire de Jean-Baptiste Pussin, l'homme qui a libéré les fous. ■

FRANCK NOUCHI

(1) Médecin elle-même, Marie Didier a publié précédemment plusieurs ouvrages remarquables parmi lesquels *Contre-visite, La Mise à l'écart et Le Livre de Jeanne, tous parus chez Gallimard.*

Signalons, sur le même thème, *Femmes opprimées à la Salpêtrière de Paris (1656-1791)*, de Jean-Pierre Carrez. Ed. Connaissances et savoirs, 322 p., 20 €.

Un roman décapant et autobiographique d'Alessandro Piperno Secrets de famille en place publique

Quand le livre de son fils est paru en Italie, la mère d'Alessandro Piperno n'a pas voulu le lire. Rien à faire. Il faut dire que sous les dehors du roman, le récit ne se cachait pas d'être « *totale autobiographique* » – c'est l'écrivain qui le revendique – voire exhibitionniste « *jusqu'à l'impudeur* ». Et que la matière même du texte, son combustible en quelque sorte, était non seulement l'auteur, mais sa famille entière, parents et alliés : leurs travers, leurs hypocrisies, leurs squelettes dans les placards. Applaudi par les uns, vivement critiqué par les autres, ce roman qui a beaucoup fait parler en Italie, surprend, fait rire (jaune, la plupart du temps) et dérange par son acidité. Car, au-delà du cercle restreint de ses proches, l'auteur a pris dans sa ligne de mire les deux communautés dont il est issu. Né d'un père juif et d'une mère catholique, Piperno écrit du point de vue du « *bâtard* », furieux de son impossible appartenance.

« Emouvant et difficile »

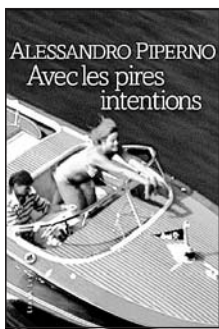
Professeur de littérature à l'université Torvegata de Rome, spécialiste de Proust sur lequel il a écrit un essai, Alessandro Piperno est un homme jeune (né en 1972) qui semble se donner un mal fou pour paraître plus vieux que son âge. « *J'ai reconstruit de manière spectaculaire les tribulations de ma famille, explique-t-il. Je me suis beaucoup exposé : c'est émouvant et difficile de mettre en place publique les secrets de famille. Et j'ai*

rompu avec une tradition de silence, en disant des choses qu'on ne dit pas habituellement, à la fois sur les juifs et sur les catholiques. Mais je ne voulais absolument pas écrire un livre moralisateur. » Sur un ton qui oscille entre l'introspection et la satire, l'auteur accompagne les frustrations et les désespoirs de Daniel Sonnino, fils de famille romaine aisée dans les années 1980. Le grand-père, Bepy, jouisseur magnifique, vient de mourir en laissant derrière lui le souvenir de sa vitalité sexuelle inépuisable, de sa joie de vivre et de son penchant pour les aphorismes. Le père, Luca, est albinos et géant, « *la créature la plus proche d'un ours blanc que j'aie jamais vue* », souligne son fils, le narrateur. De l'autre côté, la mère est une petite fille riche poussée par « *la charité mélangée à la grandeur* ». Voilà pour le tableau de famille, qui comprend aussi Lorenzo, le frère magnifique, Teo, l'oncle émigré en Israël, victime de l'incompréhension familiale, et bien d'autres. Masturbateur chronique, paniqué par la peur de l'impuissance et profondément révolté par l'hypocrisie de son milieu, le jeune Daniel porte autour de

lui le fer de sa rage et de sa frustration. « *Juif pour les gentils et gentil pour les juifs* », il se voit, non sans sarcasme, comme « *un demi-juif qui accuse les juifs de racisme et un demi-catholique qui accuse les catholiques d'écuménisme* ». Du coup, tout le monde en prend pour son grade dans cette guerre de religion, à commencer par le narrateur lui-même, que Piperno compare à une sorte de petit frère du Nathan Zuckerman de Philip Roth : quelque chose comme un traître.

Le style est vif et savoureux, quoique inégal, dans cette charge dont la vraie cible n'est finalement pas tant la religion que la vie bourgeoise. Notamment sur son versant sexuel, dont le conformisme est fustigé presque autant que le faux libéralisme. « *Finalement, l'homosexualité est une grande chose si elle frappe les enfants des autres (...), remarque ironiquement le narrateur, fils et même petits-fils de la révolution sexuelle. Mais les nôtres ? Eh bien, disons que par chez nous on a une vision plutôt esthétisante de la pédérastie : elle peut être belle comme un costume de Valentino, à condition que ce ne soit pas l'un de nous qui le porte.* » ■

RAPHAËLLE RÉROLLE



AVEC LES PIRES INTENTIONS (Con le peggiori intenzioni), d'Alessandro Piperno.

Traduit de l'italien par Fanchita Gonzalez-Battle, éd. Liana Levi, 354 p., 20 €.

Un recueil de nouvelles d'Alistaire MacLeod Un monde déchiré

CHIEN D'HIVER (Island)

d'Alistaire MacLeod.

Traduit de l'anglais (Canada) par Françoise du Sorbier et Paule Guivarch, éd. de L'Olivier, 396 p., 22 €.

Il y a des nuits où je suis déjà à moitié sorti de mon lit, à chercher mes chaussettes et à marmonner avant de me rendre compte que je suis tout bêtement seul, que personne ne m'attend au bas de l'escalier et qu'aucun bateau impatient ne se balance dans les eaux voisines de la jetée. » L'incipit de cette première nouvelle renvoie d'emblée aux plus grands. On pense à Raymond Carver et à Annie Proulx, tout en sachant que les noms de Faulkner et Tchekhov ont déjà été prononcés. Mais au fond, peu importe.

Né au Cap-Breton (Nouvelle-Ecosse) en 1936 dans une famille d'émigrants, élevé dans une ferme, Alistaire MacLeod sera bûcheron, mineur, pêcheur, avant d'enseigner la littérature et d'écrire. Que cela soit dans ses nouvelles ou son roman, *La Perte et le fracas* (éd. de L'Olivier, 2001), il dit le déchirement : entre le monde ancien – le grand large –, et le monde de demain, celui des grandes villes et de l'université, éclairé mais confiné. Un déchirement qui se double de celui, originel, des enfants d'exilés, partagés entre l'Amérique qui les a vus naître et l'Ecosse oubliée de leurs aïeux.

Pour échapper à sa solitude, le narrateur du « *Bateau* » se rend chaque soir

dans un bar pour écouter les « *banalités rassurantes* » des habitués. Dans un solo que qu'il se répète depuis la nuit des temps, il évoque sa mère dont les « *horizons étaient ceux qu'elle scrutait de ses yeux sombres et intrépides* » ; son père, aux allures d'Hemingway ; ses sœurs, qui ont préféré les sirènes des villes au destin familial marqué par ces hommes perdus en mer, parce que, « *ultime ironie* », aucun ne savait nager.

Sauver sa peau

MacLeod raconte ces vies brisées, les morts violentes de ces vieux fous – pêcheurs, mineurs, fermiers – qui se sont servis de leur corps comme d'une voiture « *conduite pied au plancher* ». Abrutis par le rhum, lisant *Les Grandes Espérances* sans trop y croire, ils appartenaient tous à un monde en voie de disparition – un monde qui, lorsque la dernière vague aura eu raison d'eux, sera englouti à jamais.

Comme chez Annie Proulx, la nature, à laquelle les personnages cherchent à échapper, joue un rôle considérable. L'auteur dit l'urgence qu'il y a à tout quitter pour sauver sa peau, même si ce besoin s'accompagne d'angoisse et de honte. Honte de vouloir quitter ce qui les fonde. A l'image du narrateur de « *La route de Rankin's Point* », qui, atteint d'une maladie incurable, revient « *tel un saumon sauvage malade et pollué, nager un bref instant dans les eaux claires de (s)on ruisseau d'antan* ». ■

EMILIE GRANGERAY

Les intrigues implacables de Mankell, l'univers surprenant de Nesbo : le polar scandinave est toujours aussi inventif

Durs à cuire et antihéros

L'ÉTOILE DU DIABLE
de Jo Nesbo.

Traduit du norvégien par Alex Fouillet, Gallimard « Série noire », 490 p., 21 €.

LE RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE
de Henning Mankell.

Traduit du suédois par Anna Gibson, Seuil « Policiers », 412 p., 21,90 €.

Tout est surprenant dans *L'Étoile du diable*, de Jo Nesbo, malgré un schéma de départ on ne peut plus classique. Un policier alcoolique et dépressif, Harry Hole, en proie à des problèmes conjugaux et en conflit ouvert avec sa hiérarchie, et un tueur en série qui sème derrière lui des indices cabalistiques comme pour mieux défier les enquêteurs. Mais l'auteur pousse jusqu'à la limite chacune des figures obligées du roman policier. Même le climat est inattendu. Au lieu des rigueurs de l'hiver et des fjords enneigés, on se trouve transporté à Oslo, en pleine canicule.

Les vacances ont vidé la capitale norvégienne, qui se trouve plongée dans une atmosphère étrange, où les bruits prennent une résonance nouvelle, la musique d'un cabriolet qui passe, des talons hauts qui claquent sur l'asphalte, les coups monotones d'un ballon de football envoyé par un gamin solitaire contre le mur d'une école.

Le seul qui ne chôme pas dans cette ambiance de relâche, c'est un tueur en série qui coupe un doigt à chacune de ses victimes et signe ses crimes d'un diamant rouge et d'une étoile. Jo Nesbo, qui livre ici la cinquième aventure de Harry Hole, compose un personnage ambigu et attachant. Ce n'est pas le dur à cuire auquel rien ne résiste, ni l'antihéros irrécupérable : il oscille plutôt entre les deux, toujours prêt à basculer d'un côté ou de l'autre. On ne sait pas s'il donnera sa démission avant d'être flanqué à la porte, s'il signera un pacte avec le diable ou s'il restera définitivement un policier exemplaire. C'est ce côté imprévisible qui assure l'intérêt constant d'une intrigue pleine de rebondissements, et qui rend sympathique cet étrange héros dans un monde où ceux qui possèdent des certitudes, quelle que soit leur place dans la société, les mettent en pratique de façon redoutable.

Puzzles complexes

Le dernier roman de Henning Mankell, rendu célèbre par les aventures du commissaire Kurt Wallander, puis de sa fille Linda, fait apparaître un nouveau personnage. Stefan Lindman, un policier âgé de 37 ans, vient d'apprendre qu'il est atteint d'un cancer. En congé de maladie il doit bientôt se rendre à l'hôpital pour un examen décisif. Par désespoir et pour tromper son angoisse, il décide de prêter main-forte dans une



Jo Nesbo. CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD

enquête pour laquelle il n'est pas mandaté mais qui le touche de près.

Un policier à la retraite, qui fut autrefois son mentor, a été torturé et assassiné. Un brave homme pourtant, cet Herbert Molin, retiré à la campagne dans le nord de la Suède, où il se consacre à danser le tango avec une sorte de mannequin et à réaliser des puzzles complexes. L'enquête va révéler le passé de cet homme, qui, pendant la seconde guerre mondiale, s'est rendu en Allemagne pour s'inscrire au parti nazi, et est resté toute sa vie nostalgique du III^e Reich.

C'est tout un pan de l'histoire de la Suède que Lindman découvre, un passé dont il est forcément, d'une manière ou

d'une autre, l'héritier. Ce qui est remarquable chez Henning Mankell, c'est sa capacité à créer des ambiances. Dans *Le Retour du professeur de danse*, le temps apparaît comme suspendu à cause de l'image nostalgique du tango, de celle du puzzle aussi, et du geste qui s'arrête en attendant de trouver l'emplacement de la pièce qui va révéler l'ensemble.

Le passé est de plus en plus présent : la scène finale du roman se déroule en Écosse, près d'Inverness, sur le champ de bataille de Culloden, où les troupes anglaises massacrèrent en 1745 les troupes écossaises. Comme si les morts continuaient à hanter les vivants. Mais au-delà de cette plongée dans le passé, le

roman de Henning Mankell est surtout empreint de nostalgie. Délaissant pour une fois Ystad, théâtre habituel des exploits de Wallander, Mankell situe l'enquête de Stefan Lindman dans le Härjedalen, cette région du nord de la Suède où il a passé toute son enfance à rêver d'Afrique et de crocodiles en voyant flotter des troncs d'arbre sur la rivière voisine. Le retour du professeur de danse est vraiment un retour aux sources. ■

GÉRARD MEUDAL

Signalons également la reprise en poche de *L'homme qui souriait*, de Henning Mankell (Points, 422 p., 7,50 €).

Où l'on découvre Hugo Hamilton en auteur de thriller noir. Grandiose Le flic « le plus compliqué d'Irlande »

DÉJANTÉ (Headbanger)
de Hugo Hamilton.

Traduit de l'anglais (Irlande) par Katia Holmes, Phébus, « Rayon noir », 236 p., 19 €.

Avec le Sud-Africain Louis-Ferdinand Desprez et surtout Hugo Hamilton, Phébus ne pouvait mieux débiter « Rayon noir », sa nouvelle collection de romans policiers. Encensé par ses pairs – Roddy Doyle, Joseph O'Connor... – et la critique, Hugo Hamilton a pourtant attendu la parution de *Sang impur* (Phébus), son septième livre, pour connaître enfin la consécration du public. Tant dans son pays qu'en France, où il a reçu en 2004 le prix Femina étranger pour ce magnifique récit où il racontait son enfance dans le Dublin des années 1950-1960. Une enfance « bigarrée » pour ce petit garçon né d'une mère allemande et d'un père irlandais « pur jus ». Idéaliste forcené, rêvant d'une Irlande chimérique, ce dernier a si

profondément marqué Hamilton qu'il a affublé Pat Coyne, le héros de *Déjanté*, d'un même fantôme paternel mais aussi d'un idéalisme obtus et abîmé.

Simple garda (flic), au moins en apparence, ce trentenaire marié et père de deux enfants est très certainement « le citoyen le plus compliqué d'Irlande ». Pétri de contradictions, capable de lancer avec éloquence de longues diatribes contre la société de consommation et ses méfaits sur l'environnement, Coyne se débat avec les mots, dès lors qu'il s'agit de parler d'amour ou d'affection. Hanté par la mort d'un père dont il n'a jamais réussi à s'approcher, il a toutefois fait sien son combat pour « réformer la société », en proie à l'industrie montante du crime, et « nettoyer la ville » de toute la pourriture qui la ronge. A commencer par l'ennemi public numéro un, Bertie Cunningham, dit « *The Drummer* ». Véritable bête noire des policiers, qu'il narque grâce à une parfaite connaissance du code pénal, cet « honorable » patron de night-club a pour péché mignon, outre les kébabas qu'il partage avec ses

rottweilers, d'offrir une dernière gigue à ses victimes avant de les crucifier sur les portes des hangars. Tel Brannigan, un petit malfrat qui s'apprêtait à le balancer. Faute de preuve, Drummer et sa bande, une fois encore, sont relâchés. Pour Pat Coyne, c'est une fois de trop. Dès lors, M. Suicide – comme le surnomment ses collègues – va se lancer dans une véritable croisade contre le Mal.

Insultes, voiture brûlée, maison saccagée, rien ne semble arrêter ce solitaire mélancolique. Ni la suspension que lui inflige son supérieur, ni le passage à tabac de Vinnie, son meilleur ami, par la bande du Drummer, ni même l'enlèvement de sa femme. Au contraire. Plus déjanté que jamais après ces représailles, il veut faire entendre « la justice de Coyne ». Au risque de sa vie.

On ne dévoilera pas ici le final grandiose que nous propose Hamilton sur les bords de la Liffey. Un final à la hauteur de ce roman noir des plus jubilatoire qui confirme que Hamilton est bien l'un des grands d'Irlande. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

Histoire de fantômes dans les environs de Reykjavik Mémoires d'Islande

LA FEMME EN VERT (Graförpögn)
d'Arnaldur Indridason.

Traduit de l'islandais par Eric Boury, éd. Métailié, 298 p., 18 €.

Certaines villes sont comme des maladies. En gagnant sur la campagne, elles retournent la terre et fouillent les mémoires. A Reykjavik, on n'aurait jamais imaginé que la banlieue s'étende jusqu'au pied de la colline de Grafarholt où l'on fête l'anniversaire d'un petit garçon par un bel après-midi ordinaire. Les enfants se goinfrent de pizzas et de pop-corn. Un peu à l'écart, une fillette machouille un petit objet lisse et clair : un fragment de côte humaine... On confie l'enquête au commissaire Erlendur et à son équipe.

Mais les mémoires sont sélectives et les documents manquent. Les ossements remontent certainement à l'époque de la seconde guerre mondiale. Erlendur se lance sur la piste d'une femme que l'on bat à mort et qui n'appelle pas au

secours, d'une deuxième qui se jette dans la mer et d'une troisième qui porte un manteau vert et qui se promène toute « torquée ». Le récit de *La Femme en vert* se construit petit à petit, par scènes apparemment sans rapport entre elles, et qui s'additionnent. Le passé vient à la rencontre du présent pour lui rendre un peu de son histoire.

Par contagion, Erlendur est appelé à l'aide par sa fille qu'il découvre inconsciente et enceinte près de l'hôpital national. Tous les jours, il se rend à son chevet et lui parle dans son coma. L'enfance est trop souvent gâchée. Erlendur commence lui aussi à retrouver des passés abandonnés pour sa fille. Sans savoir ce qu'elle peut entendre, il lui raconte tout.

C'est une histoire de fantômes, mais de ceux qui ne laissent aucune trace, qu'on n'aperçoit qu'à peine lorsqu'ils rôdent près des groseillers dans de grands manteaux verts. Par petites touches horribles et amères, Arnaldur Indridason nous fait la leçon des vérités qui remontent toujours à la surface. ■

NILS C. AHL

ZOOM



NOIR AUSTRAL
de Christine Adamo
Le mariage de l'ichtyologie et du roman policier, c'est la

surprenante alliance que proposait Christine Adamo dans son premier roman, *Requiem pour un poisson*. Dans la même logique, *Noir austral*, replongeant au cœur même de l'histoire des Aborigènes d'Australie, élève la paléontologie au rang du roman noir, mêlant avec brio l'enquête policière au mystère de l'évolution de l'humanité. Aussi passionnant qu'instructif, puisque l'auteur est une éminente scientifique qui

propose même une bibliographie érudite pour ceux qui voudraient prolonger l'enquête. *G. Me.*
Ed. Liana Lévi, 320 p., 17 €.

L'EMPREINTE DU RENARD
de Moussa Konaté
Pas facile de mener une enquête rationnelle quand sorcellerie et magie noire s'en mêlent. C'est le défi auquel est confronté Habib, le vieux policier malien envoyé de Bamako au cœur du pays des Dogons. Un frère et une sœur sont morts dans un duel. Le responsable en a réchappé, mais pas pour longtemps. On le retrouve le lendemain, le corps enflé, du sang au bord des lèvres. C'est le premier d'une longue série de cadavres qui auront tous le même aspect. Coutumes ancestrales et réalité contemporaine s'affrontent en des logiques différentes qu'il faut connaître pour démêler la vérité. Moussa Konaté, à la manière de Tony Hillerman

chez les Navajos, entraîne son lecteur dans une enquête qui est aussi une plongée dans la culture des Dogons. *G. Me.*
Fayard « Noir », 270 p., 17 €.

MEURTRE À ISLA NEGRA
d'Estelle Monbrun
Après avoir lancé le polar historico-littéraire avec son *Meurtre chez Tante Léonie*, cette spécialiste de Proust a plusieurs fois récidivé en s'inspirant des personnages de Yourcenar, puis de Colette. Cette fois, c'est l'ombre de Pablo Neruda qui plane sur une double affaire criminelle sur fond de terrorisme, de la côte chilienne à Paris. Comme quoi les sociétés littéraires peuvent cacher de sombres desseins : ainsi, la directrice des Amis de Pablo Neruda peut se révéler si effrayante que même les gardiens de prison auront du mal à la supporter. *G. Me.*
Ed. Chemins nocturnes, 270 p., 15 €.

DERNIER TRAIN POUR LLANELLI
de Robert Lewis
Ça commence par l'ennui, un ennui fortement alcoolisé qui se termine toujours par les ennuis, dans lesquels Llywelyn arrive toujours à se fourrer. Comme si c'était la qualité première d'un détective privé. On connaissait la vitalité du roman policier écossais. Il va falloir désormais compter avec les Gallois. Llywelyn a une devise : « *Le truc, c'est que finalement d'après moi il faut accepter de tomber.* » Quand on entend la tournure des pubs de Bristol avec un tel viatique, on peut être sûr que ça finira mal. Des dialogues sur le vif, une atmosphère de violence et de désespoir, la touche d'humour cynique de ceux qui en ont trop vu : c'est un premier roman prometteur. *G. Me.*
Traduit de l'anglais par Patricia Barbe-Girault, éd. L'Esprit des péninsules, 336 p., 21,50 €.

VIENT DE PARAÎTRE

Un livre de science-fiction vraie !
Comment la musique adoucit-elle les mœurs ?
Hé bien, ce n'est pas ce que vous pensez !...

JEAN LE LORRAIN

ORGASMES
MUSICALEMENT
MODIFIÉS



Éditions de l'Orme

ISBN 2-913543-14-6 Prix TTC : 20 €

Éditions de l'Orme

DISTRIBUTION LITTÉRAL - ZI du Bois Imbert 85280 LA FERRIÈRE - Tél. : 02 51 98 33 34
Fax : 02 51 98 42 11 - contact@litteral-diffusion.com - www.litteral-diffusion.com

Pendant longtemps encore, il y aura des livres. Ce qui n'empêche pas plusieurs essayistes de s'interroger sur le travail et le rôle des écrivains

Littérature, états critiques

Rien de plus désespérant qu'une littérature qui ne s'interroge plus sur ses pouvoirs en même temps que sur son impuissance. Rien de plus triste qu'un écrivain tellement assuré de son identité qu'il en a fini avec le doute et l'angoisse quant à son art. L'époque moderne, celle qui a émergé de la Grande Guerre, n'a pourtant pas laissé beaucoup de latitude aux littérateurs pour le contentement de soi. Les quelques tours d'ivoire qui subsistaient encore à la fin du XIX^e siècle ont été renversées. Le soupçon, le silence et la menace d'anéantissement ont achevé de ronger de l'intérieur les prestiges que l'écrivain pourrait avoir la légèreté de revendiquer encore. C'est la longue « histoire de cette dévalorisation » qui mène du XVIII^e au XX^e siècle qu'entreprend de raconter William Marx dans un essai stimulant et audacieux, *L'Adieu à la littérature* (1).

Mais le titre du livre pourrait prêter à confusion. Après un adieu, on se sépare, et rien ne subsiste que le souvenir d'un âge d'autant plus doré qu'il a disparu. Or cette obscure menace qui plane sur tous nos actes de création, et le tremblement devenu naturel de la main qui écrit n'ont invalidé, par exemple, ni

le roman ni la poésie. Sur le plan moral, la responsabilité de l'écrivain, au lieu d'être rendue dérisoire, s'est même accrue. Et la critique, tant bien que mal, continue d'enregistrer tentatives formelles, impasses et tâtonnements d'une littérature, quoi qu'on dise, bien vivante.

Expansion et repli

Cette histoire ne trouve donc pas son achèvement dans l'absence de littérature mais dans la profonde transformation de son idée, de sa place – et aussi, par voie de conséquence, de celle de l'écrivain. Il est vrai que l'on part de loin. Qui se souvient, par exemple, que le premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, Valentin Conrart, dont Boileau louait le « silence prudent », n'avait jamais rien écrit ? Mais comme le souligne William Marx, le « domaine des belles-lettres excédait (alors) de loin celui des œuvres écrites ». Selon la chronologie adoptée par l'essayiste, la littérature a connu d'abord un mouvement d'expansion – l'apothéose du retour de Voltaire à Paris le 30 mars 1778 en est l'un des symboles –, puis d'autonomisation et de survalorisation à la fin du siècle suivant, avec la figure du poète romantique, les théories de l'art pour l'art et surtout « l'autoréférentialité nar-

cissique », dernier stade du repli de la littérature sur elle-même.

Rimbaud choisissant le silence, Paul Valéry et son M. Teste, « *antihéros idéal d'une antilittérature* », Hofmannsthal, qui dans la *Lettre* de Lord Chandos constatait l'impuissance de l'écriture – l'auteur, comme Valéry, resta un homme de lettres reconnu – sont autant de symptômes d'une perte de valeur sans rémission. Mais ce n'était encore là que des prémices, articulées il est vrai dans des textes remarquables. Jacques Vaché, que Breton baptisa « *petit-fils de M. Teste* », lorsqu'il se suicida en 1919, laissa derrière lui un mythe en place d'œuvre. Alors, « *l'adieu à la littérature dut se dire dans l'existence elle-même* ». Autre figure radicale du mutisme littéraire : le Triestin Roberto Bazlen (1902-1965) dont Daniele Del Giudice fit le centre, « *le point focal absent* » de son roman, *Le Stade de Wimbledon*. D'autres romanciers rêvèrent sur Bazlen. Ce que Maurice Blanchot nommera « *l'absence d'œuvre* » devint un thème littéraire fécond. Beckett sera le dernier avatar en date de cette littérature de l'extinction. Mais Marx remarque combien son œuvre, en français et en anglais – l'écrivain lui-même usant des deux langues – donna lieu à des inter-



EMRE ROHUIN

prétations divergentes, foncièrement noires de ce côté-ci de la Manche, plus « optimistes » et ludiques de l'autre côté.

Autre perspective frappante, dégagée par William Marx : alors que Voltaire fit du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, un long poème édifiant, Paul Celan ne put que rendre balbutiante la langue de ses poèmes hantés par Auschwitz : depuis bien longtemps, on s'en souvient, en deux mots ironiques : « *par faiblesse* ». Quant à Artaud, il jugera un peu plus tard que « *toute l'écriture est de la cochonnerie* ». Ces opinions (et beaucoup d'autres) seraient, selon Laurent Nunez, le signe patent de ce que Jean Paulhan nommera le « terrorisme » dans les Lettres. De quelle manière la littérature du XX^e siècle a-t-elle composé avec ce terrorisme ? Comment y a-t-elle répondu ? S'appuyant, dans un premier temps, sur les œuvres de Jacques Borel et de Louis-René des Forêts, puis de façon plus convaincante sur trois contemporains capitaux – Paulhan, Blanchot et Caillois –, l'auteur parvient à un constat qui n'est pas éloigné de celui de

William Marx, qui avait laissé un peu de côté Blanchot dans son raisonnement : modulé et stylé comme il convient, tout « adieu » écrit à la littérature appartient de plein droit, selon des modalités toujours nouvelles, à celle-ci.

Mais si le doute et l'anxiété persistent après la lecture de ces deux essais, quant à l'avenir de la littérature, on méditera la belle et fervente réflexion de George Steiner sur *Le Silence des livres* – d'abord parue dans la revue *Esprit* (3). Elle est reprise ici et prolongée par le digne écho que lui donne Michel Crépu. L'impuissance de la culture face à la barbarie, le permanent « *triomphe de la médiocrité* », la fin annoncée de la civilisation de l'écrit ne pourront empêcher le « *miracle* » d'un nouveau livre, à chaque fois, de se produire. « *Les tours qui nous isolent sont plus solides que l'ivoire* », affirme Steiner. Cette tour invisible en haut de laquelle, tel le Narrateur de Proust, l'enfant évoqué par Crépu s'isole et assouvit son « *vice* » pour mieux habiter, dire et comprendre le monde. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

L'atelier de papier d'Hubert Haddad

LE NOUVEAU MAGASIN D'ÉCRITURE d'Hubert Haddad.

Zulma, 944 p., 30 €.

Où l'on prétend proposer le remède aux pannes d'inspiration, des pistes ludiques pour aborder le théâtre, les aphorismes et les paradoxes, jouer de l'analogie et de la métaphore, des lectures (Bioy Casares, Daumal, Delvaux ou Perutz) pour restaurer l'enchantement du texte quand on en vient à douter de la consistance de l'écrit... Il fallait un sacré toupet pour entreprendre cette délirante « *encyclopédie subjective* », qui se veut « *dictionnaire portatif* » et « *bréviaire de style* » aussi ; et du talent pour rendre l'entreprise convaincante. Hubert Haddad n'en manque pas. Aussi sa singulière tentative de répondre à ceux que l'absence d'un didactique « art d'écrire » chagrine a-t-elle quelque chose d'ébouriffant.

Conçue pour lui-même et testée sur près d'un quart de siècle, cette approche qui recoupe largement les voies oulipiennes et surréalistes est un manuel d'écriture « en action », un atelier sur papier qui intègre dessins et gravures, aborde, passé de judicieux prolégomènes (accepter que tout puisse faire sens, s'abandonner à la surprise, à la fantaisie, jusqu'à l'« *inégalable bêtise* », oser miser sur la maladresse ou l'inavouable, récuser la fonctionnalité du texte pour que « *l'art bouge et se renouvelle* »), tous les genres, du sonnet au abécédaires, du haïku à la « *première page* », du fait divers au conte de fée(s)... Mais on ne rend pas justice à une caverne d'Ali Baba en en dressant l'inventaire. D'autant que même la conséquente table des matières ne donne qu'une idée trop sèche d'une richesse qui ne s'offre qu'à celui qui accepte l'immersion. De Stendhal à Borges, Kafka ou Schwob, les figures tutélaires enrôlées par Haddad sont nombreuses, mais c'est le parcours buissonnier du lecteur,

impatience de trouver une « solution » et forcément contraint d'oublier son projet pour se nourrir d'exemples et de réflexions non conformistes, qui fait le vrai prix de cette école d'inventivité.

Prolifique, Hubert Haddad publie également un récit d'enfance poignant et superbe, *Le Camp du bandit mauresque* (Fayard, 264 p., 17 €), plongée dans le Paris populaire des années 1950 où un tout-petit fait l'apprentissage impitoyable de la différence : être né ailleurs (en l'occurrence juif de Tunis). Cette chronique des premières douleurs et des premiers abandons livre une autre facette du talent du romancier. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Zulma réédite le premier roman d'Hubert Haddad. *Un rêve de glace* (« *Dilecta* », 160 p., 8,50 €), paru en 1974, vision hallucinée d'un gardien de morgue nécrophile et toxicomane qui s'éprend d'une jeune femme sublime. Eva, morte assassinée.

ZOOM

ŒUVRES CRITIQUES tomes I et II,

de Jules Barbey d'Aureville S'il venait aux critiques actuels l'idée de se choisir un saint patron, ils auraient le choix, au XIX^e siècle, entre deux figures tutélaires contradictoires : Sainte-Beuve et Barbey d'Aureville (1808-1889). Là où le premier pèse au plus juste ses arguments, s'efforce d'entrer dans la logique et la sensibilité de l'auteur qu'il traite (maltraite parfois), use de toutes les nuances du jugement, le second ne finisse pas, s'indigne, vitupère les « *babioles de l'art d'écrire* » : « *comme si tout jugement n'était pas (et cela toujours) une exécution nécessaire...* » Mais ce qui distingue avant tout le flamboyant Barbey, c'est le style et les principes. « *Loin de trouver en elle-même sa propre fin, la littérature dépend de quelque chose de plus élevé*

qu'elle », dira-t-il. Exactement comme pour Léon Bloy, aimer le Barbey tranchant et vitupérateur, c'est accepter de partager, ou au moins de connaître ses convictions catholiques et antirépublicaines. Cette édition reliée magnifique et nécessaire, due à Pierre Glaudes et Catherine Mayaux, reprendra en neuf volumes l'intégralité des écrits critiques de l'écrivain. Les six premiers contenant les trois séries des *Œuvres* et (des) Hommes. P. K. Les Belles Lettres, 1 342 p. et 1 244 p., 60 €.

LOUIS AGUETTANT. La vie comme une œuvre d'art, texte établi par Jacques Lonchamp. Lyonnais, Louis Aguetant (1871-1931), dont le nom est un peu oublié aujourd'hui, fut lui aussi un grand critique (admirateur de Barbey d'Ailleurs) qui s'intéressa à la littérature de son temps – il était un lecteur fervent de Claudel – mais aussi à la musique et à la peinture. Sa

grande sensibilité, son style plein d'élan et de désir élevé, sa spiritualité catholique affirmée, le lien sans cesse établi entre l'esthétique et l'existentiel donnent à sa voix un timbre et une qualité qui méritent amplement d'être encore entendus. Pour composer sa biographie, Jacques Lonchamp, ancien critique musical au *Monde*, a choisi de nombreux textes d'Aguetant, agencés de manière chronologique. P. K. L'Harmattan, 464 p., 36 €.

LE CHAUDRON FÊLÉ, écarts de la littérature, de Dominique Rabaté On se souvient de l'admirable métaphore de Flaubert dans *Madame Bovary* comparant la « *parole humaine* » à un « *chaudron fêlé* », « *où nous battons des mélodies à faire danser les ours quand on voudrait attendrir les montagnes* ». Dans la ligne de son précédent essai, *Poétiques de la voix* (José Corti, 1999), Dominique Rabaté analyse avec une extrême finesse les « écarts », ou

« *fêlures* » par lesquels la littérature advient et métamorphose imperceptiblement l'ordinaire parole humaine. Sarraute, Hocquard, Borel, Quignard, ou Schwob, Barthes et Macé, le Flaubert enfin d'*Un cœur simple* lui servant d'appuis. Ed. José Corti, 290 p., 20 €.

LA FORME DES JOURS, pour une poétique du journal personnel, de Michel Braud Depuis les travaux de Philippe Lejeune, l'intérêt des critiques pour les formes littéraires du journal (intime, littéraire, de voyage, etc.) ne s'est pas démenti. Le travail de Michel Braud a cette qualité d'aborder les différents chapitres de cette question, et notamment la triade suivante : formes du sujet, de l'existence, et de l'œuvre (avec un point d'interrogation sur ce dernier thème). L'auteur parvient ainsi à caractériser un genre paradoxal (si le diariste écrit pour lui-même, qui est son

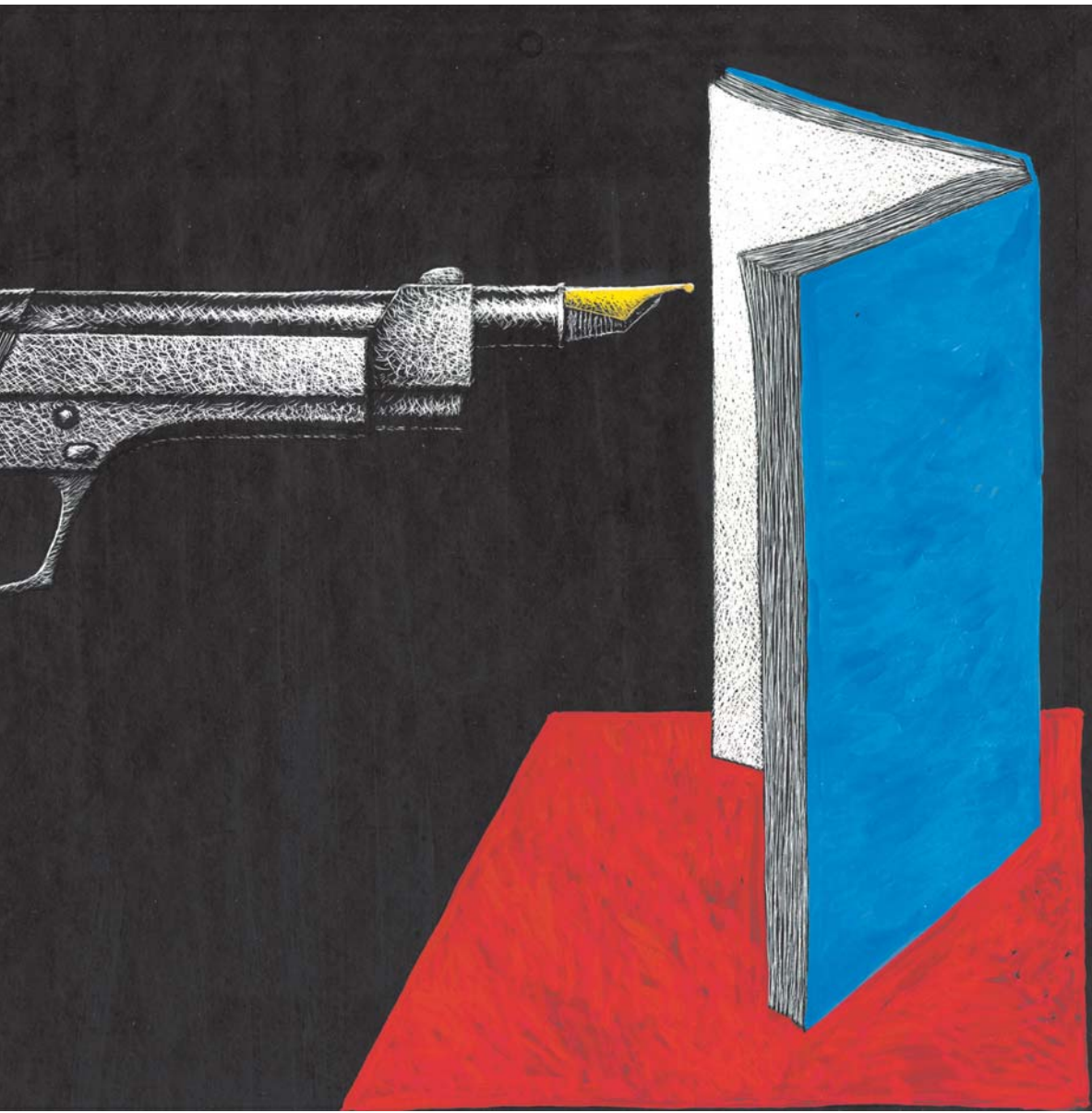
lecteur ?) et ses « *transformations contemporaines* ». P. K. Seuil, « *Poétique* », 330 p., 26 €.

Sur le même thème, signalons aussi *Le Journal intime, histoire et anthologie*, de Philippe Lejeune et Catherine Bogaert (éd. Textuel, 506 p., 25 €.)

UN COUPLE INFERNAL. L'écrivain et son auteur, de Sylvie Perez Sylvie Perez parcourt en quelque sorte le chemin de croix du livre, en France, au XIX^e et au XX^e siècle. Toutes les stations entre l'écrivain et l'éditeur, du rendu de la copie à la commercialisation du livre, du confort matériel qu'il apporte (ou pas), jusqu'aux critiques que l'œuvre suscite (ou pas), sont minutieusement scrutées. L'ouvrage vaut surtout par la multiplicité des anecdotes et des saynètes de la vie parisienne. Bernard Grasset, Jules Hetzel, Gaston Gallimard, Michel Lévy, Robert Denoël, etc. d'un côté, Louis-Ferdinand Céline, Marcel

Proust, Jean Echenoz, Léon Bloy, Romain Gary, etc., de l'autre sont tour à tour présentés et croqués en situation. Si l'écrivain a la dent dure, l'éditeur le lui rend bien : le champ des vacheries littéraires semble sans limite. Dans ce cadre, la critique demeure un maillon-clé de dispositif. Et Sylvie Perez de rappeler qu'« *un bon éditeur n'attend pas les bonnes critiques, il les suscite* ». A. B.-M. Ed. Bartillat, 336 p., 21 €.

Signalons aussi *L'Attention romanesque. Ecrits sur l'art et la philosophie*, d'Iris Murdoch, avec un avant-propos de George Steiner, rappelant que, pour elle, « *L'art et la morale sont (...) une seule et même chose. Leur essence est la même : c'est l'amour.* » (Traduit de l'anglais par Denis Armand-Canal. La Table ronde, « *Contretemps* », 380 p., 23 €). La revue *Littérature* consacre son dernier numéro à Charles Du Bos (Larousse/Armand Colin, n° 141, mars).



L'histoire littéraire est de retour

HISTOIRE DE LA FRANCE LITTÉRAIRE
Vol. 1 - Naissances, Renaissances - Moyen Age-XVI^e siècle.
Vol. 2 - Classicismes - XVII^e-XVIII^e siècle.
Vol. 3 - Modernités - XIX^e-XX^e siècle.
 Sous la direction de Michel Prigent.

PUF, 1 088 p., 864 p., et 880 p., sous coffret, 63 €.

Voici donc de quoi sont capables aujourd'hui l'université et la recherche françaises : produire en une douzaine d'années un ouvrage d'histoire de la littérature française, du Moyen Age à nos jours, appelé à faire date par son ampleur et sa nouveauté. Trois mille pages en trois volumes, sous la direction de six savants éprouvés - Frank Lestringant et Michel Zink pour le premier volume, Jean-Charles Darmon et Michel Delon pour le deuxième, Patrick Berthier et Michel Jarrety pour le dernier - qui apportent aux chapitres de l'œuvre collective leur propre contribution. Le tout réalisé par une centaine d'enseignants-chercheurs. Devant le projet affirmé de décrire et d'analyser sous ses multiples aspects - sociaux, politiques, idéologiques, linguistiques, esthétiques, pratiques, etc. - la production littéraire d'un millénaire dans l'espace de la langue française en progression et de la nation en lente formation, le premier mouvement peut être de recul et d'incrédulité, en un temps d'hyperspécialisation, de méfiance à l'égard des théories, des « grands récits », remplacés par des dictionnaires. On imagine alors quelle énergie intrépide il a fallu à Michel Prigent, maître d'œuvre et éditeur de l'ensemble, pour mettre sur pied une équipe, choisir ses directeurs, piloter le projet et le mener à bien. On comprend aussi l'entrain vendeur qu'il met à vanter, dans une brève préface, comme le ferait un producteur de cinéma heureux, le plaisir que l'ouvrage va nous procurer.

Quant à l'entreprise elle-même, Michel Zink explique qu'elle pourrait s'appeler *Histoire littéraire de la France*, si ce titre n'était celui d'un autre ouvrage collectif, commencé au XVIII^e siècle, en cours de réalisation par l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres et qui compte aujourd'hui 42 volumes (dont 12 disponibles) menant jusqu'au... XIV^e siècle. Sage lenteur qui a pu inciter Gustave Lanson à presser le pas et à publier en 1895, chez Hachette, son *Histoire de la littérature française*, puis, en 1923, une *Histoire illustrée de la littérature française*. Ainsi l'histoire littéraire

était née, du moins en France. Concurrence éditoriale oblige, elle a suscité aussi les ouvrages de Joseph Bédier et Paul Hazard, *Histoire de la littérature française illustrée* (Larousse, 1923-1924) et d'Albert Thibaudet, *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours* (Stock, 1936). Durant la seconde moitié du XX^e siècle, la poétique structurale et la « longue durée » en histoire ont rendu suspects les vastes synthèses. De nécessaires ouvrages d'ensemble n'en ont pas moins vu le jour, idéologiquement opposés : le traditionaliste *Littérature française*, 16 volumes dirigés par Claude Pichois (Arthaud, 1968-1978), le marxisant *Manuel d'histoire littéraire de la France*, sous la direction de Pierre Abraham et Roland Desné (11 volumes aux Editions sociales, 1965-1971).

Ambition pédagogique

Le « Prigent » - est-ce sous ce nom qu'il restera ? - n'est pas destiné au même public. Il a certes une ambition pédagogique et il formera, dans les khâgnes et les facultés de lettres, les enseignants du second degré et du supérieur - qui veilleront quand même à signaler dans le volume 3 un nombre excessif d'erreurs de graphie et de grammaire. Mais personne ne devrait se priver de mettre à jour les bases de sa culture littéraire en traversant, à son propre rythme, cette carte du territoire littéraire, dont la précision se révèle extrêmement gratifiante. Avec des focalisations successives qui vont de la macrohistoire (ainsi, le passage de l'âge classique au romantisme) presque à la microscopie (par exemple sur les casses d'un atelier d'imprimerie vers 1550), elle fournit sur la réalité des lettres et ses conceptions une vue toujours clairement informée, en amont et en aval, en diachronie comme en synchronie. Ainsi sont donnés les moyens de nous comprendre, avec les savoirs du temps, dans notre histoire nationale, depuis les clercs du Moyen Age jusqu'aux intellectuels médiatiques d'aujourd'hui. Puisque ce sont les œuvres et les institutions littéraires qui nous constituent d'abord, à nos propres yeux, comme nation parmi les autres nations, cette « France littéraire » cristallise un moment de notre histoire qui fait lui-même histoire et qu'on n'a donc pas fini de commenter. Rendez-vous dans dix ans, quand l'ouvrage, au-delà de l'admiration, aura commencé à produire ses effets culturels dans ce XXI^e siècle qui n'a pas encore d'appellation autre que l'insatisfaisant postmoderne. ■

MICHEL CONTAT

Le « spectateur non engagé »

ALBERT THIBAUDET,
« l'Outsider du dedans »
 de Michel Leymarie.

Presses universitaires du Septentrion, 368 p., 23 €.

Dans sa galerie d'*Antimodernes* (Gallimard, 2005), Antoine Compagnon l'avait placé entre Charles Péguy et Julien Benda. « *Prototype de l'esprit français* », Albert Thibaudet (1874-1936) fut, résume Compagnon, un « modéré », un « spectateur non engagé ». En 1924, il faisait de lui-même ce portrait : « *C'était un Bourguignon assez placide, un peu malicieux, d'allure vulgaire, critique littéraire de profession, qui circulait dans les livres avec la bonne conscience et l'épicurisme actif d'un vigneron entre ses ceps, d'un dégustateur à tasse d'argent entre ses tonneaux.* » Spectateur, il ne prit pas parti dans la « guerre de religion », pour ou contre Dreyfus. Même s'il jugea plus tard que l'Affaire fut « à la France ce que la guerre de 1914 a été au monde : une coupure décisive », il refusa de s'engager comme le firent Maurras, Péguy ou encore Benda, son grand rival.

La biographie de Michel Leymarie permet de mesurer, dans le détail, la place considérable qu'occupait, dans la vie littéraire et politique de la III^e République, ce fin lettré, disciple de Bergson, classique conséquent et obstiné dans une époque qui bousculait les canons. Sédult mais critique à l'égard de Maurras et de Barrès, Thibaudet resta beaucoup plus réservé face à Breton et aux surréalistes. A partir de 1911-1912, dans la toute jeune NRF, il tient chronique, contribuant à construire l'« esprit », de la revue, d'abord sous Jacques Rivière puis sous Jean Paulhan.

Passablement débridé

A partir de 1924, Albert Thibaudet part enseigner à la faculté de Genève et multiplie ses collaborations aux journaux et revues. Polygraphe, il publie une douzaine de livres de 1924 à sa mort. Il faut dire ici un mot de son style pas du tout académique ou guindé, mais très libre et même passablement débridé. Un style qui heurtait la sensibilité intellectuelle des messieurs de la NRF, Rivière en tête. Michel Leymarie parle à son propos de

« manie taxinomique », « goût du rapprochement ingénieux » et même d'une « facilité qui confine à la virtuosité gratuite ».

On pourra juger de ce style, mais dans ce qu'il a de meilleur, grâce à deux importantes rééditions en poche. D'une part, son premier essai important, sur *La Poésie de Mallarmé* (Gallimard, « Tel », avant-propos de Jean-Yves Tadié, 462 p., 15 €). En 1912, à sa parution, le livre avait valeur pionnière. Paul Valéry parla d'un « portrait confondant ». De fait, l'intuition et la liberté de ton donnèrent au livre une saveur et une qualité incontestables. *La République des professeurs* (1927) est le grand livre politique de Thibaudet (reconnu pour tel par René Rémond) dans lequel il analyse l'émergence d'une nouvelle classe sociale à l'époque du Cartel des gauches, celle des professeurs. Michel Leymarie a joint dans ce volume un autre texte, antérieur de trois ans : *Les Princes lorrains*, une critique du nationalisme de Barrès au nom de l'idée européenne (Hachette littératures, « Pluriel » 284 p., 9,50 €). ■

P. K.

Associations d'utilité publique

NOUS EST UN AUTRE
Enquête sur les duos
d'écrivains
 de Michel Lafon & Benoît Peters.

Flammarion, 250 p., 22 €.

Non pas une thèse, une opinion, mais un constat : « *Nous est un autre* » quand deux auteurs font un même livre et parfois toute une œuvre. Démonstration : les frères Goncourt, « *créature siamoise* », « *Juledmond* », comme disent Lafon & Peters, couple du travail à quatre mains qui mérite d'ores et déjà de passer à la postérité, avec leur esperluette à l'ancienne, pour cette enquête sur la généalogie de leur propre pratique.

Les Goncourt, au moins, étaient frères, ce qui rend plus acceptable la conclusion que tirent Lafon & Peters de leur ana-

lyse conjugale : « *Incrovable osmose de deux corps, de deux intelligences et, risquons la formule, de deux inconscients.* » Par là, ils pointent l'horizon de toutes les collaborations littéraires. La plus déniée par la postérité est sans doute celle d'Alexandre Dumas et d'Auguste Maquet. Quel lecteur des *Trois Mousquetaires*, du *Comte de Monte-Cristo*, de *La Reine Margot* sait que ces romans ont pour auteur Dumas-Maquet, label qui, au grand dam déjà d'Albert Thibaudet, n'existe pas mais le devrait ? « *Les histoires de collaboration finissent mal, en général* », chantent Lafon & Peters en contant avec ces histoires folles qui finissent souvent par des procès.

Elles sont fascinantes, de Jules Verne et Hetzel (producteur quasi cinématographique des voyages fantastiques du timide écrivain nantais) à Carné et Prévert, d'Erckmann-Chatrion (l'écrivain

et le publiciste assemblés par un trait d'union qui en fait une seule personne, après le succès patriotique de *L'Ami Fritz*) à Gary et Ajar. Dans ce dernier cas, la réalité psychologique finit par donner corps et souffrance à une supercherie conçue par Romain Gary et dans laquelle il sombre jusqu'à se suicider pour pouvoir la révéler. Les moins dramatiques et les plus gratifiants sont sans doute celles de Bioy Casares et Jorge Luis Borges sous le pseudonyme de Bustos Domeq, de Deleuze et Guattari. La plus romanesque se lit comme le tombeau d'amour conçu ensemble par le couple Julio Cortazar et Carol Dunlop avant de disparaître. Cette série de petits romans vrais (il y en a 17) est suivie d'une nouvelle, *Nous est un autre*, qui donne à merveille un récit fictif à cette association de bienfaiteurs, Lafon & Peters. ■

M. Ct.

Philippe Djian

Doggy bag

saison 1 / saison 2

En lisant Doggy Bag saison 2, on peut s'embarquer avec joie pour trois heures de télé en mots. Tous ces gens sont de plus en plus inféquentables, un vrai bonheur.

Josyane Savigneau,
Le Monde

Djian s'éclate en abandonnant à ses personnages les commandes de l'intrigue.

Judith Steiner,
Les Inrockuptibles

Philippe Djian se joue malicieusement des clichés en les essorant au maximum. Mais il n'en oublie pas pour autant le rythme, un style extrêmement ciselé, et utilise une fois encore le thème de la tempête dévastatrice et l'omniprésence de l'eau pour faire avancer les choses.

David Desvérité, *Téva*

Julliard



Village de Lansargues (Hérault), 1993. RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS

Mon village

au temps des rurbains

Vingt-sept ans après y avoir réalisé une première étude, l'ethnologue Pascal Dibie est revenu à Chichery, en Bourgogne

En 1979, Pascal Dibie publiait *Le Village retrouvé* (1), une étude fine et approfondie sur les mutations du monde paysan observées à Chichery, le petit village de Bourgogne où il séjourne depuis son enfance. Vingt-sept ans ont passé, Pascal Dibie revient toujours régulièrement à Chichery, dont l'allure extérieure demeure celle d'un village, avec ses maisons blotties en rond autour du clocher de l'église, mais où la vie, l'environnement, le travail, les relations entre les gens, le rapport au temps et au monde, l'atmosphère, les bruits même, ont changé. Le paysage s'aménage, le

quotidien est chamboulé, le local est pris dans le global, la rurbanité, « cet étrange mariage de la campagne et de la mentalité urbaine », se développe et l'ethnologue n'a pas besoin de se forcer pour « devenir l'explorateur de [sa] propre société » et considérer, de l'intérieur, le chez-soi comme un ailleurs.

La qualité et l'attrait de cette chronique d'une métamorphose tiennent beaucoup à la sensibilité de l'auteur, à son regard sur les personnes et les choses, à la curiosité attentive qu'il promène d'une réunion de laïcs organisant des rituels pour pallier la disparition des curés à une célébration de la Confrérie des chevaliers du tire-bouchon, des allées

du supermarché aux étals du vide-greniers, des élevages de pointe aux machines agricoles guidées par GPS. Son écriture, agile et visuelle, mêle réflexions et récit. Il décrit ainsi le village, devenu silencieux et vide dans la journée, parce que la vie s'est déplacée, que le monde est désormais roulant, qu'il faut aller de l'avant, c'est-à-dire au dehors. Débanalisant l'ordinaire, il s'attarde sur le langage codé des panneaux de signalisation qui poussent un peu partout, ou sur la difficulté croissante et l'intrusion bruyante du ramassage des ordures, en s'interrogeant sur la logique des aménageurs et la technique des gestionnaires de déchets.

L'organisation de la stabulation

Cette ethnologie se veut également incarnée et « partageuse », les rencontres, les discussions y ont leur place autant que les souvenirs échangés. Dérouté par une reconfiguration de l'espace rendant les limites de la commune floues, Pascal Dibie consulte son ami le maire devenu, à son corps défendant, expert en règlements et préposé aux interdictions les plus diverses, du stationnement intempestif des poids lourds dans la rue aux pétales en plastique imputrescible lancés lors des mariages. Invité chez des voisins, il dîne d'une goûteuse terrine de lièvre chassé dans l'année, suivie d'une pizza ramollie au micro-ondes, en notant l'arrivée, dans le décor domestique, de nouveaux objets exotiques. Un autre jour, il discute de l'Europe et de la PAC, la politique agricole commune, avec des concitoyens qui ne sont plus des paysans mais des éleveurs modernes ou des exploitants pratiquant une agriculture « scientifique » et « raisonnée ».

Ainsi, un matin, mal réveillé, il participe à la traite d'une UGB, une unité gros bétail (on ne dit plus troupeau), ce qui nous vaut une remarquable description ethnographique de l'organisation de

la stabulation (on ne dit plus étable). Les chiens sont mécaniques, tout est hautement technicisé, le flux des 160 vaches est canalisé. Equipée d'une puce informatique, chacune reçoit automatiquement ses divers compléments nutritionnels. Dans cet univers, le vacher est devenu un spécialiste de la lactation et de la reproduction, capable de « jongler avec les gènes ». Guy, seringue en main, explique à l'ethnologue ébahi comment il maîtrise l'activité ovarienne de son troupeau, afin de pouvoir transplanter les embryons des donneuses aux receveuses qui assureront la gestation. Tout est fait pour améliorer le cheptel et sa productivité, mais la sélection génétique et le contrôle de l'alimentation sont tels que les bêtes, de plus en plus lourdes, n'éprouvent plus l'envie de bouger, elles boudent le pré et s'abiment les pattes sur le béton de la stabulation.

LE VILLAGE MÉTAMORPHOSÉ Révolution dans la France profonde de Pascal Dibie.

Plon, « Terre humaine », 406 p., 23 €.

Chichery d'aujourd'hui, ce sont des « traces en train de se faire », les linéaments d'un folklore futur. Lorsqu'il s'amuse, dans un court récit d'anticipation, à imaginer l'harmonieuse et effrayante vie de quartier de ces « Conurbaugeois » de 2084 dans une société où tout, de l'alimentation à la sexualité, est parfaitement réglé (seuls l'élimination des déchets et le traitement des morts demeurant problématiques), c'est évidemment pour forcer le trait du présent, mais aussi pour ironiser sur l'avenir du passé.

Cette irruption de la fiction n'est d'ailleurs pas la seule originalité de ce livre très joliment composé. Chemin faisant, on découvre l'atelier du chercheur, le travail en train de s'élaborer, les outils, les carnets, les photographies, les croquis, comme un journal de voyage en France mutante. On croise également quelques maîtres ou compagnons de formation : Robert Jaulin, le grand inspirateur de cette génération venue au métier en fréquentant le département d'ethnologie qu'il a fondé à Paris-VII en 1972, et d'autres, tels Serge Moscovici, Georges Condominas, André-Georges Haudricourt ou l'ami Jacques Meunier. Pascal Dibie paie ses dettes d'admiration, dit sa sympathie et, en collectionneur de traces, va jusqu'à reproduire en fac-similé, comme autant de trésors conservés, des spécimens de leur écriture. C'est Jean Malaurie, le créateur et directeur de cette prestigieuse collection « Terre humaine », qui l'a judicieusement incité à retrouver et collecter ces divers documents. Dans le texte, ils ménagent des échappées, des pistes, menant du microcosme de Chichery au questionnement du monde. ■

NICOLE LAPIERRE

(1) Grasset, 1979.

Pascal Dibie

Né en 1949 à Paris, Pascal Dibie enseigne l'ethnologie à Paris-VII-Denis-Diderot, où il dirige le Laboratoire d'anthropologie visuelle et sonore du monde contemporain. Directeur de la collection « Traversées » aux éditions Métailié, il a publié de nombreux ouvrages, dont *Le Village retrouvé, essai d'ethnologie de l'intérieur* (Grasset, 1979, réédité en poche aux éditions de L'Aube), *Ethnologie de la chambre à coucher* (Grasset, 1987), *La Tribu sacrée, ethnologie des prêtres* (éd. Métailié, 1993) et *La Passion du regard, essai contre les sciences froides* (éd. Métailié, 1998).

Mieux-vivre partout, joie de vivre nulle part

Aujourd'hui, tout se consomme : loisirs, émotions, idées, dépaysements, sagesses... Avec la même avidité fugace, futile et fantasque qui fait la fortune éphémère d'une eau de toilette ou d'une boisson fluo. Les acheteurs sont aussi capricieux qu'exigeants. Leurs comportements deviennent imprévisibles, atypiques. Au milieu de cette profusion qui multiplie les satisfactions individuelles, qui privilégie l'intime et le « sur-mesure », aucun bonheur réel n'est pourtant visible. Ce n'est sans doute pas l'apocalypse, ni même le désastre d'un temps inhumain. Malgré tout, l'amélioration des conditions de vie ne débouche que sur un bonheur blessé, paradoxal.

Tels sont les points de départ du constat de Gilles Lipovetsky dans son dernier livre. Il rappelle combien la consommation a changé, comment elle a connu, au cours des vingt dernières années, une mutation profonde, multiforme, peut-être sans équivalent. Un exemple : imaginons

qu'il s'agisse d'acheter une lampe. Hier, c'était quand l'ancienne était cassée, ou vraiment passée de mode. Ou bien quand les voisins en avaient une nouvelle, et qu'il fallait en faire autant, et de préférence mieux. Aujourd'hui, ces concurrence sont perdues de vue, la plupart du temps. Ce qui amuse : partir à l'aventure dans le dédale des tailles, des teintes, des matières et des fonctions nouvelles. Fini l'objet utilitaire, si jamais il exista. La lampe n'est même plus un signe de standing ou un repère social. Elle va changer de couleur ou se faire poste de radio. Elle devient en tout cas le centre d'une sorte d'histoire éphémère entre soi et soi, le prétexte d'un jeu privé trouvant son but en lui-même. Chercher l'objet, l'installer, le changer de place, contempler le résultat, découvrir ses usages inédits, voilà qui devient, comme mille autres jeux de consommation, une affaire singulière.

Les revers de cette « hyperconsommation » sont

connus : inégalités, épuisement des ressources, fuite en avant. Le désarroi se juxtapose à l'opulence. L'un des mérites de Lipovetsky est de résister au catastrophisme. Non, les consommateurs ne sont des pas esclaves déçérés. Le suicide écologique n'est pas non plus à l'ordre du jour. La dure nécessité de la décroissance n'a rien d'inéluctable

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

ou même d'impératif. Bref, l'hyperconsommation, qui ne fait que commencer, a encore de beaux jours devant elle. Et on aurait tort de ne pas en reconnaître les aspects positifs, y compris le superficiel et la facilité, qui ont toujours attiré et n'ont en eux-mêmes rien de criminel. Pourquoi donc le plaisir futile n'appartiendrait-il pas à l'humanité ? Lipovetsky passe malgré tout en

revue les différents modèles de critiques de la nouvelle consommation et montre leur part de vérité, mais aussi leurs insuffisances et leurs limites. En brossant le tableau de ces approches diverses, il souligne et reconnaît des dangers qui assaillent nos contemporains et vont en s'accroissant : dépressions, culte de la performance, déculturation, indifférence, narcissisme. Mais il s'emploie aussi, continûment, à les relativiser. Tout en nuances – mais parfois trop, au point de paraître parfois vouloir ménager la chèvre et le chou –, le philosophe-sociologue refuse en fin de compte de désespérer des forces de l'esprit, des capacités de la création et des valeurs éthiques. Tout en tablant sur une vaste expansion de la consommation, appelée à gagner le monde entier, il garde l'espoir, assez vague, qu'on finisse un jour lointain par passer peut-être à autre chose.

D'ici là, il est inutile d'inscrire les méthodes de sagesse sur la liste des courtoises. Voilà en effet la dernière

illusion en date du bonheur paradoxal : croire que l'harmonie de l'appartenance peut se prolonger par la sérénité de l'âme en trois leçons. C'est oublier qu'on peut posséder toutes sortes de lampes, et même de nombreux guides vers l'illumination, et continuer à vivre dans le noir. Rien de nouveau, d'ailleurs, dans ce constat. Toujours la vraie joie ne fut donnée que par surcroît, à l'improviste, par hasard. Tout ce qu'on tente pour l'acquiescer est vain : elle ne dépend pas de nos plans ni de nos agissements. Rien n'interdit pour autant d'aller acheter une nouvelle lampe, et d'y prendre le plus délicieusement futile des petits plaisirs. Mais il est préférable de ne pas s'imaginer qu'on achètera la lumière en même temps. ■

LE BONHEUR PARADOXAL Essai sur la société d'hyperconsommation de Gilles Lipovetsky.

Gallimard, « NRF Essais », 370 p., 21 €.

Nicolas Werth relate le sort atroce d'hommes relégués en Sibérie dans les années 1930

L'île de l'horreur

C'est la chronique d'une hécatombe annoncée. Le récit hallucinant d'une utopie bureaucratique qui tourne au carnage. Une « micro-histoire » qui est presque un cas d'école dans un pays où l'invaissable est devenu la norme.

Nous sommes en 1933. L'URSS sort exsangue du premier plan quinquennal. La collectivisation des terres et l'industrialisation à marche forcée ont plongé la société dans le chaos. Pour échapper aux famines et aux épidémies qui ravagent les campagnes, des dizaines de milliers de ruraux affluent vers les villes, où la mendicité et la criminalité atteignent des sommets. En réponse, le pouvoir décide de vider ces cours des miracles de leurs « éléments socialement dangereux », une catégorie juridique aux contours élastiques qui inclut aussi bien les chômeurs que les vagabonds et les petits trafiquants. Le séjour dans les grandes villes est désormais conditionné par la possession d'un « passeport ». Pour ceux qui ne reçoivent pas le précieux sésame, le sort est sans

L'ÎLE AUX CANNIBALES. 1933. Une déportation-abandon en Sibérie. de Nicolas Werth.

Perrin, 210 p., 17 €.

appel : une procédure expéditive suffit à les expulser vers des camps de travail ou des « villages spéciaux ». « Villages spéciaux » ? Voilà la nouvelle marotte des responsables de la police politique (OGPU) et de la direction générale des camps (Goulag), qui y voient un moyen de tirer bénéfice d'une force de travail pléthorique en l'assignant à des travaux agricoles, piscicoles, miniers et forestiers dans des territoires encore inexploités. En cette année 1933, un million d'individus doivent ainsi être acheminés vers le Kazakhstan et la Sibérie occidentale. C'est cette odyssee tragique que relate Nicolas Werth.

Le « plan grandiose » conçu par cette poignée de fonctionnaires est totalement irréaliste. A peine informées, les autorités régionales tirent la sonnette d'alarme : la Sibérie est incapable de canaliser une telle marée humaine. Disettes, tensions ethniques, banditisme : tous les fléaux accablent déjà ce « Far East » qui est une terre traditionnelle de relégation des indésirables de toutes espèces. L'afflux de milliers de



Forçats en Sibérie. COLLECTION ROGER-VIOLETT

déportés ne fera qu'aggraver les choses. Simple bon sens, qui échappe pourtant aux décideurs, obsédés par une « culture du chiffre » derrière laquelle l'historien décèle une véritable « esthétique de la planification ».

Ce sera donc une indescriptible gageure. A la sortie des trains qui les charrient depuis les grandes villes de l'Ouest, les arrivants, affamés, ressemblent à des « semi-cadavres ». Au camp de transit de Tomsk, dans des baraques dépourvus des équipements sanitaires élémentaires, la situation est explosive. Dans la précipitation, les autorités décident de se débarrasser des éléments les plus agités. Destination choisie : Nazino, une petite île située sur l'Ob, au cœur des marécages et des forêts du Grand Nord sibérien. Autant dire un mouiroir à ciel ouvert.

En quelques semaines, ils sont 6 000 à débarquer sur cette terre désolée où tout manque. Pour les encadrer, de pauvres hères recrutés dans les environs, en sous-effectif patent. Dès les premiers jours, les vivres font défaut : la

ration quotidienne ne dépasse pas une livre de farine, et l'eau du fleuve provoque de graves troubles intestinaux. Le taux de mortalité grimpe en flèche. Les cadavres s'amoncellent et les orpailleurs pullulent, troquant les couronnes en or qu'ils prélèvent sur les morts contre un peu de nourriture. Jusqu'à la levée du tabou suprême : le cannibalisme.

Nicolas Werth, à qui l'on doit notamment l'édifiante compilation des *Rapports secrets soviétiques* (Gallimard, 1995, en collaboration avec Gaël Moullec), a une fois encore déniché des documents saisissants. Les témoignages cités dépassent les limites du supportable. Tel celui-ci, rapporté par des officiers de santé le 23 mai 1933 : « Sur cinq [cadavres], le foie, le cœur, les poumons et des morceaux de chair tendre (seins, mollets) ont été découpés. De l'un des cadavres, la tête a été arrachée, de même que les organes génitaux masculins et une partie de la peau. Ces mutilations constituent autant d'indices forts d'actes de cannibalisme ; elles suggèrent en outre

l'existence de graves psychopathologies. »

Sur l'île, on mange non seulement les morts, mais, pis, si l'on peut dire, on tue pour manger. Quelques dizaines de cas sont attestés. Les coupables sont en majorité des hommes âgés de 20 à 35 ans. Onze d'entre eux seront condamnés à mort. L'île est évacuée dans la précipitation dès l'été. Une commission d'enquête diligentée par Staline à la suite de la dénonciation du scandale par un jeune fonctionnaire du parti mettra fin pour quelques années au projet des « villages spéciaux ». Avec pour conséquence un accroissement sans précédent du nombre de déportés dans les camps de travail.

« A Nazino, l'utopie modernisatrice d'une ingénierie sociale purificatrice et civilisatrice parfaitement maîtrisée fit paradoxalement remonter à la surface tout un nœud d'archaïsmes. En ce sens, cet épisode fut à l'image du projet stalinien – et de sa réalité – dans son ensemble », conclut Nicolas Werth au terme de cet essai bouleversant. ■

THOMAS WIEDER

ZOOM



CORRESPONDANCE 1922-1936 de Marina Tsvetaeva et Boris Pasternak
On connaissait l'étonnante *Correspondance à trois*,

échangée à l'été 1926 entre Rilke, Tsvetaeva et Pasternak (Gallimard, 1983). On mesure mieux la portée de l'exercice pour les deux grands poètes russes, avec l'édition de ce formidable corpus. Ils se sont lus avant de s'écrire. Et d'emblée chacun poursuit sa voie. Elle envoie des missives qui obéissent aux lois du rêve, lui investit un espace privé qui sert d'exutoire à un lyrisme débordant ; elle se confrontant au temps de l'histoire, ébranlant les barreaux de la prison qui finira par la vaincre, lui feignant pour ne considérer qu'une toile de fond, illusion de compromis qui ne lui accorde en retour qu'un sursis. En marge de la course à la catastrophe, c'est l'éros au travail dans ces échanges formidables qui stupéfie encore. Marina, qui se sait « le bouc émissaire qu'on veut égorger », congédie Boris, épris de l'épouse du virtuose Heinrich Neuhaus : « Seul le sexe vous fait humain (...) Reste avec ta belle ! » Ph.-J. C. Ed. des Syrtes, 688 p., 38 €.

ŒUVRES, de Maxime Gorki
Proposé dès 1927 par le pouvoir stalinien à l'admiration des masses, Maxime Gorki n'a guère de chance d'intéresser quand les victimes et dissidents, longtemps occultés, reviennent en lumière. Il serait injuste cependant de ne pas prendre en compte à sa juste valeur une œuvre dont l'authenticité autobiographique et la force stylistique peu commune (Tchekhov le félicitait pour son sens de la plastique : « Quand vous représentez un objet, vous le voyez et le palpez ! ») justifient la reprise de ces textes parus entre 1894 (*Mon Compagnon*) et 1913 (*Enfance*, première étape d'une trilogie ainsi segmentée). Ne proposant que de nouvelles traductions, cette édition courageuse mérite d'imposer une écriture polychrome et complexe, mais toujours aisée. Ph.-J. C. Edition dirigée par Jean Perrus et Guy Verret, Gallimard, « Pléiade », 1 808 p., 75 €.

L'ambitieuse édition du Journal de Dimitrov Soldat du stalinisme

JOURNAL 1933-1949 de Georgi Dimitrov.

Edition annotée par Gaël Moullec, traduit de l'allemand par Anne Castagnos-Sen, du russe par Tatiana Zazerskaia, du bulgare par Assia Stantcheva, Belin, 1 510 p., 48 €.

Disons-le d'entrée de jeu : voici un texte rebutant, une indigeste accumulation de notes rédigées sans le moindre style. Il faut pourtant saluer sa publication, qui est en soi un vrai pari éditorial. Car le *Journal* de Georgi Dimitrov, publié en Bulgarie en 1997 et aujourd'hui édité en français dans son intégralité, est un document de première importance pour qui s'intéresse à l'histoire du mouvement communiste international.

Né en 1882 près de Sofia, Dimitrov a 20 ans quand il adhère à l'un des partis socialistes bulgares. Ouvrier typographe, il se mue bientôt en révolutionnaire professionnel, et à la fois dans son pays natal et aux quatre coins de l'Europe, où il est de toutes les tentatives d'insurrections communistes qui éclatent après la première guerre mondiale. Délégué du Parti communiste bulgare au sein de l'Internationale communiste (Komintern), fondée après la révolution russe de

1917, il en gravit peu à peu les échelons, jusqu'à en devenir le secrétaire général en 1935.

Entreprise en mars 1933 dans les geôles nazies – Dimitrov est alors accusé, à tort, d'être impliqué dans l'incendie du Reichstag –, la rédaction du *Journal* s'achève seize ans plus tard, quelques mois avant la mort de son auteur, devenu en 1946 premier ministre de la République populaire de Bulgarie. Impeccablement introduit et annoté – les notices biographiques sont d'une extrême précision –, ce texte met en lumière l'emprise croissante du Kremlin sur le Komintern, une organisation que Staline appelait lui-même la « petite boutique ». Une mainmise d'autant plus aisée que Dimitrov, comme en témoigne son *Journal*, fut un parfait petit soldat du stalinisme, acceptant en 1943 la dissolution du Komintern au risque de perdre tout semblant d'autonomie par rapport à Moscou.

Un regret : la disparition des notes consignées par Dimitrov entre février 1935 et août 1936 : une période pourtant décisive, durant laquelle l'URSS imposa aux « partis frères » une alliance inédite avec la gauche non communiste, ouvrant la voie à la constitution de « fronts populaires » unis contre le fascisme. ■ T. W.

Le témoignage capital de Zinaïda Hippus La fin d'un monde

JOURNAL SOUS LA TERREUR de Zinaïda Hippus.

Traduit du russe par Marianne Gourg, Odile Melnik-Ardin et Irène Sokologorski, Anatolia/Le Rocher, 544 p., 20 €.

On l'appela le « Siècle d'argent ». En réalité il ne dépassa pas deux décennies : celles qui précèdent le premier conflit mondial et voient ce prodigieux essor poétique et cette réaction spiritualiste qui remplaçaient la préoccupation esthétique et religieuse au cœur des débats d'une intelligentsia russe enfermée jusque-là dans une perspective sociale à l'utopie utilitariste.

Si bref qu'il fut, ce bouillonnement culturel – Boulgakov, Rozanov, Biely, Blok, Diaghilev, Meyerhold !... – eut un poids déterminant. Avec son époux, Dimitri Merejkovski (1865-1941), qui appelait dès 1893, dans son essai sur les causes de la décadence de la littérature russe, la jeunesse à « passer du positivisme sans âme à l'idéalisme divin », Zinaïda Hippus (1869-1945) fut l'exceptionnelle animatrice de ce cercle qui refuse tout conservatisme, juge vulgaire et hypocrite toute convenance petite-bourgeoise et prône

l'« Art nouveau ». Aussi son témoignage sur la fin du tsarisme et le sanglant avènement du bolchevisme est-il capital. Le *Journal* qu'elle tint de 1914 à 1919 permet de mesurer son intelligence aiguë, son intransigeance et son implacable lucidité.

Lent pourrissement

Au fil du conflit, on sent le régime se lézarder toujours plus, le rêve d'une première et vraie tentative de démocratie s'ébaucher, mais Hippus est trop intuitive pour ne pas voir aussi le lent pourrissement du corps social. Cette liberté neuve entrevue en février 1917, « pourquoi enlaidit-elle les hommes ? », s'interroge celle qui ose déjà, devant la surenchère bolchévique, un abrupt « est-ce que cette monstruosité est obligatoire ? »

Dès le 2 décembre 1918, elle sait que « cela fait bien longtemps que la révolution est finie » et constate peu après « nous, les membres de l'intelligentsia, nous ressemblons au Juif errant, à un juif errant qui serait privé d'intelligence ». A jamais « quantité négligeable » quel que soit le régime en place. Une leçon saisissante de celle que Trotski, pourtant peu suspect de sacrifier à l'irrationnel, qualifiait de « sorcière ». Comme un hommage. ■ PH.-J. C.

www.editions-verdier.fr

Verdier

Peter Handke
À ma fenêtre le matin

Peter Handke
À ma fenêtre le matin
Carnets du rocher 1982-1987

Traduit de l'allemand par Olivier Le Lay
496 pages, 22,80 €

ZOOM



LES THÉORIES DE LA CONNAISSANCE
de Jean-Michel Besnier
Les théories de la connaissance examinent la nature des relations qui

s'instaurent entre un sujet et l'objet qu'il décrit. La philosophie moderne étudie cette confrontation en trois moments, ceux de la subjectivité métaphysique du cogito cartésien, de la subjectivité empirique de la tradition anglaise et de la subjectivité transcendantale inaugurée par Kant. A ces figures obligées s'ajoutent ici des figures libres, inattendues et stimulantes : l'auteur s'attache en effet à montrer comment les sciences cognitives héritent du projet des théories de la connaissance et lui imposent une tournure surprenante. *J.-P. Th.*
PUF. « Que sais-je ? », 128 p., 8 €.

CHANGER DE NOM

de Nicole Lapierre
Directrice de recherche au CNRS, codirectrice du Centre d'études transdisciplinaires Sociologie-Anthropologie-Histoire, Nicole Lapierre s'interroge sur les raisons qui amènent une personne à changer de nom. Entre appartenance et dissidence, filiation et affiliation, cet ouvrage remarquable est aussi le prétexte à une réflexion sur la nation et l'identité. Précédemment paru chez Stock en 1995, il a été mis à jour de manière à tenir compte, notamment, de la nouvelle loi sur les patronymes. *F.N.*
Edition revue et augmentée, Gallimard. « Folio essais », 450 p., 8,50 €.

PING-PONG, de Jerome Charyn

Dans la veine très documentée de *Metropolis* (sur New York) ou de *Movieland* (sur le cinéma), avec ce verbe chahuteur qui le caractérise, Jerome Charyn entremêle souvenirs personnels, considérations techniques, réflexions philosophiques ou littéraires pour nous faire partager sa passion de la petite balle blanche. Une passion à travers laquelle le romancier américain dévoile surtout cette « combinaison magique de silence et de bruit » qui anime son écriture. *Ch. R.*
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Chénétier, Gallimard. « Folio », 318 p., 5,60 €.

Le philosophe Michael Walzer analyse du point de vue de la morale les différents conflits armés

Typologie de l'enfer

Si, depuis le conflit en ex-Yougoslavie et, plus encore, depuis la chute des tours jumelles de Manhattan, le 11 septembre 2001, un spectre hante la réflexion des intellectuels occidentaux, c'est bien celui de la guerre. On ne peut, du coup, qu'admirer la prescience avec laquelle Michael Walzer, l'un des maîtres à penser de la gauche américaine et théoricien du pluralisme politique, avait déjà su, il y a trente ans, renouveler un genre où s'étaient illustrés bon nombre de grands esprits de Thucydide jusqu'à Aron, en passant par le Hollandais Grotius (1583-1645).

Projeter la lumière de la rationalité dans l'enfer des conflits armés occupe les philosophes depuis longtemps. L'originalité du propos de Walzer par rapport aux polémologues de notre temps consiste à ne pas se contenter du modèle mis en place par le général prussien Carl von Clausewitz, auteur du célèbre *De la guerre* (1837), qui paraît évacuer toute

GUERRES JUSTES ET INJUSTES (Just and Unjust Wars)
de Michael Walzer.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Simone Chambon, Anne Wicke et Pierre-Emmanuel Dauzat, Gallimard. « Folio essais », 678 p., 9,50 €.

possibilité d'évaluation morale des conflits. Réduites souvent à des formules – la « guerre totale » ou « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens » (propre à légitimer les expéditions préventives, voire le terrorisme) – les notions clauséwitziennes risquent pourtant de manquer la complexité d'un phénomène qui ne trouve pas forcément sa vérité dans la conquête sans limite. S'en tenir à cet argumentaire et méditer toujours adossé à une telle radicalité fait oublier qu'à la différence de la diplomatie, « tuer et se faire tuer pose un problème », objecte Walzer. La guerre demeure un enfer. Pour autant, sa méthode de « réalisme moral » établit qu'elle n'est pas sans bornes, fussent-elles cantonnées aux discours des dirigeants cherchant à justifier la terrible contrainte qu'ils font peser sur leurs sujets. « *L'hypocrisie est toujours inséparable de la connaissance de la morale* », remarque l'auteur.

Ce dernier décèle de nombreuses problématiques morales ou immorales dans les cas particuliers qu'il analyse fine-



Irak, 2005. GILLES PERESS/MAGNUM PHOTOS

ment, aussi bien dans le massacre des habitants de l'île de Mélos, qui refusaient de servir contre Sparte sous la bannière athénienne, l'exécution des prisonniers allemands par les FFI, le siège de Jérusalem par Titus ou de Leningrad par la Wehrmacht... Mais globalement, la résistance à l'agression constitue le sommet de ce que l'on peut considérer comme juste en la matière.

« Endiguement » des dictateurs

L'empirisme éthique, caractéristique de la démarche, autrement dit cette idée que l'on trouve des traces de moralité dans le tissu historique et social et non seulement dans les principes, ne se contente pas de dérouler un système de notions. Il propose de traquer, à travers des cas concrets, historiques ou contemporains, les mille et uns passages de la ligne où le juste et l'injuste se côtoient, comme le diable : dans les détails.

Bien sûr, l'un des grands intérêts de la réédition de ce livre devenu entre-temps un classique réside également dans la mise à l'épreuve de son cadre conceptuel, tributaire du contexte de la fin de la guerre du Vietnam, avec la politique étrangère américaine menée par l'admi-

nistration Bush. Dans un « après-propos inédit », le philosophe, qui a soutenu la mise à bas du gouvernement des talibans en Afghanistan (comme réplique à une agression) mais condamné l'invasion de l'Irak, montre la cohérence de son propos qui l'amène dès 1977 à « rejeter » du point de vue de la « nécessité morale », « toute attaque de nature purement préventive qui n'attend pas pour riposter que l'adversaire se soit livré à des actes délibérément hostiles ».

Ainsi opère-t-il une distinction entre la guerre préventive, que ni la théorie classique de la guerre juste ni le droit international ne sauraient rendre acceptable, et la force préventive face à un régime brutal pour son peuple ou pour ses voisins, sans jamais tenir pour pertinent le modèle de la lutte, justifiée, contre le nazisme. La réplique vraiment juste consiste, selon lui, en l'« endiguement » des dictateurs en espérant que le pouvoir belliqueux change. Rétif devant la « démocratisation forcée » d'un pays, l'Irak, qui n'avait pas dans sa besace, à l'instar de l'Allemagne post-hitlérienne, l'expérience de Weimar, Walzer en veut aux Européens d'avoir peu à peu vidé de son contenu la politique d'action « hors

guerre » (les sanctions), ce qui a selon lui ouvert un boulevard aux projets idéologiques de l'administration Bush.

Le sens de la nuance l'amène à rejeter la thèse, aujourd'hui en vogue, qui fait des membres d'Al-Qaida les fils spirituels des nihilistes russes dont il souligne le souci, malgré de cruelles bavures, d'épargner les « citoyens ordinaires ». Pas plus qu'on ne peut assimiler la terreur moderne aux assassinats systématiques de « dignitaires » sud-vietnamiens par le Vietcong, au début des années 1960. Par son caractère aveugle, le terrorisme d'aujourd'hui est en effet dirigé contre des populations entières dont « *L'existence nationale a été radicalement méprisée* ». Il représente dans ses manifestations récentes la « forme totalitaire de la guerre et de la politique » où toute morale est abolie et où l'urgence de définir encore le juste et l'injuste *inter arma* s'avère plus pressante que jamais. ■

NICOLAS WEILL

Signalons aussi une nouvelle traduction de l'allemand du *De la Guerre* de Clausewitz par Nicolas Waquet, Payot/Rivage « poche » (édition abrégée), 366 p., 10,40 €.

Gérard Noiriel décrit les mécanismes de cette discipline Pour entrer dans la socio-histoire

Ni histoire sociale ni sociologie historique, la socio-histoire est un courant de recherche récent et très actif dont les contours méritaient assurément d'être définis et précisés. Si l'existence d'un « label », d'une qualification reconnue – « socio-histoire » et même « socio-historien » – est décisive pour identifier un ensemble de travaux apparentés, la parution d'un ouvrage manifeste qui les rassemble, le résumé et les met en perspective est une étape cruciale de légitimation et de formalisation. C'est ce qu'accomplit ce « Repères » de Gérard Noiriel, description approfondie de la socio-histoire, qui, déjà connue par le titre et les volumes d'une importante collection de Belin, dirigée par l'auteur et Michel Offerlé, marque désormais plus clairement sa présence parmi les sciences sociales contemporaines.

« Boîte à outils »

Dans cette *Introduction*, l'historien lui donne tous les attributs nécessaires : définitions, éléments de distinction face aux courants proches (telle la nouvelle histoire sociale), ancrage dans l'histoire des sciences humaines en empruntant aux sociologues, Durkheim, Max Weber, Elias et Bourdieu en particulier, comme aux historiens ; Marc Bloch est ici considéré comme un « précurseur » : « *La socio-histoire a délimité sa propre sphère d'activité en reprenant aux historiens leur définition du travail empirique, fondé sur l'étude des archives, destiné à comprendre*

et non à juger les actions humaines. Elle a repris aux sociologues le but même qu'ils s'étaient fixé : étudier les relations de pouvoir et les liaisons à distance qui lient les individus entre eux. » Ce qui fait, en outre, sa spécificité et sa force est de « déconstruire » les catégories toutes faites – « *l'opinion* », « *le chômeur* », « *les Français* » – pour saisir les individus et les processus à l'œuvre dans leur formation, la genèse des identités et des phénomènes sociaux.

Loin de s'en tenir à un énoncé des principes, le livre montre leur mise en œuvre dans différents secteurs de la recherche. « *Construite sur les décombres de l'histoire économique et sociale* », triomphante dans les années 1950 et 1960, la socio-histoire investit largement ses objets avec des méthodes propres, à l'instar du livre de référence de Christian Topalov sur la *Naissance du chômeur 1880-1910* (Albin Michel, 1994) traitant du « moment fondateur » où « *la séparation entre salariés et non-salariés* » va se « *naturaliser* ».

Contre les tendances classiques de l'histoire politique qui valorisent les « *problèmes qui intéressent les acteurs de la vie publique et utilisent le vocabulaire qui a été forgé par eux* », la socio-histoire s'applique à mettre à nu les

formes et les mécanismes de la mobilisation politique ou du vote. L'exposition de travaux sur les lecteurs de Balzac et d'Eugène Sue ou sur les auditeurs de Ménie Grégoire illustre par l'exemple l'enquête socio-historienne dans le domaine culturel. Malgré cette ubiquité, la socio-histoire ne se présente pas comme une théorie savante mais surtout comme « *une sorte de "méthode historique" ou mieux, comme "une boîte à outils"* ».

Dans le prolongement de ses ouvrages précédents, notamment *Penser avec, Penser contre. Itinéraire d'un historien* (2003), Gérard Noiriel entend, en conclusion, situer la socio-histoire dans les débats sur les sciences sociales et le politique : les connaissances savantes ne rendent pas spécifiquement lucide sur l'engagement, pas plus qu'elles n'ont d'usage direct dans l'espace public. Si le « socio-historien » ne peut donc se transformer en « porte-parole », son regard critique, capable de faire saillir des « *enjeux sous-jacents* » et de lutter contre les stéréotypes – puisqu'il dissèque les termes collectifs donnés d'évidence – doit cependant permettre « *aux citoyens* » de se déterminer... « *en connaissance de cause* ». ■

NICOLAS OFFENSTADT



INTRODUCTION À LA SOCIO-HISTOIRE
de Gérard Noiriel.

La Découverte. « Repères », 128 p., 8,50 €.

Un essai philosophique de Robert Legros L'universel et la différence

L'IDÉE D'HUMANITÉ
de Robert Legros.

Le Livre de poche. « Biblio Essais », 316 p., 6,50 €.

Plutôt mal en point ces temps-ci, l'idée d'humanité a-t-elle encore un avenir ? Poussée communautariste, guerre des mémoires, crise de l'éducation, panne de l'intégration républicaine : jamais la question de savoir comment concilier le respect des identités particulières avec le maintien d'une visée universelle ne s'est posée avec autant d'acuité. Mais aussi de confusion. Car entre les deux, faut-il vraiment choisir ? Opposer terme à terme l'individu déraciné à l'individu enraciné ou, dans le vocabulaire de Robert Legros, « *l'homme comme arrachement* » à « *l'homme comme appartenance* » ?

C'est dire dans ce contexte si la réédition de *L'Idée d'humanité*, l'un des essais philosophiques les plus remarquables de ces quinze dernières années, vient à point nommé. Son immense vertu : clarifier les enjeux d'un débat dont le « *présentisme* » contemporain nous ferait volontiers oublier qu'il structure en vérité la pensée européenne depuis trois siècles. L'auteur, professeur à l'université de Louvain, montre ainsi combien ces deux manières de penser le propre de l'homme dérivent de deux grandes traditions : les Lumières et le romantisme.

Dès lors en effet que s'impose au XVIII^e siècle l'idée selon laquelle « *l'homme n'est rien par nature* », la pensée va

se voir entraînée vers deux voies profondément neuves que Robert Legros explore ici avec une rare intelligence. D'un côté, la conception selon laquelle le propre de l'homme réside dans l'autonomie, dans sa faculté de juger et d'agir par lui-même, donc aussi dans sa capacité à se soustraire aux préjugés de sa culture d'origine. Cette vision, qui prend naissance au sein de l'humanisme, est bien celle qui anime les Lumières et fonde l'idéal des droits de l'homme. En face, les tenants du romantisme soutiendront que l'homme n'est rien en dehors de son inscription dans une histoire ou une sensibilité particulières.

« Etre-au-monde »

Or à maints égards, tout se passe de façon un peu effarante comme si nous en étions encore là en ce début du XXI^e siècle. L'auteur montre pourtant avec beaucoup de clarté – et c'est là le second versant de ce livre – comment la phénoménologie, de Husserl à Hannah Arendt, va s'efforcer de réconcilier ces deux exigences à travers une nouvelle idée de l'homme, cette fois conçue comme « être-au-monde ». Nous n'en dirons pas plus, sinon que la réflexion de Robert Legros s'impose assurément comme l'une des plus fécondes qui soit s'agissant aujourd'hui de se frayer une voie hors du dilemme mortifère du mondial et du local, du marché et du ghetto. Ou quand le paradis de l'universel ne s'oppose plus nécessairement à l'enfer de la différence. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

Des héritiers de Maurice Girodias ont créé une revue et une maison d'édition Metronome Press, « plaque tournante » pour artistes écrivains

À l'origine, il y a *Metronome*, une revue lancée en 1996 par Clémentine Deliss, une commissaire d'exposition britannique, née en 1960 de père français et de mère autrichienne. Cette revue d'art dont la périodicité est irrégulière a pour particularité de changer de forme et d'objet suivant la ville où elle est conçue. Dans le cadre d'un sondage pour la Documenta 12 de Cassel, la grande manifestation de l'art contemporain qui se tiendra à Cassel, en juin 2007, elle a été plébiscitée par les jeunes artistes européens comme la revue qu'ils lisaient le plus et qui les inspirait le plus.

Aux origines, il y a Maurice Girodias (1919-1990), surnommé « *L'Éditeur maudit* » en raison de ses démêlés avec la justice et la censure. Dans les années 1950, il avait créé à Paris, Olympia Press, une maison d'édition française mais de langue anglaise publiant des petits livres à la couverture verte qui n'éveillaient pas les soupçons des douaniers britanniques.

La maison d'édition Metronome Press, créée en octobre 2005 par Clémentine Deliss et Thomas Boutoux, un professeur à l'université de Bordeaux et critique d'art trentenaire, est née du rapprochement de la revue *Metronome* et des travaux de Maurice Girodias. Pour son neuvième numéro réalisé à Paris, en septembre, Clémentine Deliss s'est inspirée du modèle des *Teasers* et *Strip-teasers*, publiés par Maurice Girodias, entre 1953 et 1954. Mieux, parmi les sept volumes qui font alterner courts textes et images figure un exemplaire original de l'époque. Ce 9^e numéro, qui a pris la forme d'une boîte en carton noir, réceptacle des sept teasers, est édité par Metronome Press.

Dans la foulée, Metronome Press, maison d'édition française qui publie

des livres en anglais, a aussi décidé de créer une nouvelle série de livres de poche, à l'instar d'Olympia Press, destinée à diffuser des textes de fiction imaginés par des artistes. Les quatre premiers livres ont été publiés à l'automne : *Stunning Lofts*, de Tom Gidley, *Fat Mountain*, de Phyllis Kiehl et *Remainder*, de Tom McCarthy, trois critiques d'art et artistes contemporains ; plus *The Young and Evil*, de Charles Henri Ford & Parker Tyler, un livre culte dans les milieux artistiques gays, dont la librairie Gertrude Stein s'était fait le porte-parole, publié pour la première fois en 1933, à Paris, chez Obelisk Press, par Jack Kahane..., le père de Maurice Girodias.

Tirés chacun à 2 000 exemplaires et imprimés à Cahors, les ouvrages, qui coûtent 8,50 € chacun, disposent de couvertures unies respectivement ocre, verte, mauve et gris taupe. En France, les livres sont distribués confidentiellement à la librairie du Jeu de paume et à celle du Palais de Tokyo. En revanche, ils sont disponibles dans cinq librairies à Londres où ils se vendent très bien. *Remainder* de Tom McCarthy a notamment bénéficié d'une pleine page dans la *London Review of Books*.

Structure souple et légère

Si Metronome Press s'est installé dans l'Hexagone, c'est parce que cela coûte moins cher d'y publier des livres qu'au Royaume-Uni. Metronome Press se définit comme « une plaque tournante mise à la disposition des artistes et des écrivains », explique Thomas Boutoux. Le contrat d'agent passé entre les auteurs et la maison, rédigé par Judith Ickowicz, une amie des deux fondateurs, indique que « *Metronome Press peut publier des manuscrits inédits, sans qu'il soit exclu que leurs auteurs profi-*

tent de cette publication pour rejoindre ensuite une maison d'édition littéraire classique, en France ou à l'étranger. »

C'est justement ce qui est en train de se produire pour *Remainder*, de Tom McCarthy. Passés les 2 000 exemplaires, les droits du roman ont déjà été cédés à Alma Books pour l'Angleterre et à Vintage Books, pour les États-Unis. En ce qui concerne la vente outre-Atlantique, c'est Marty Asher, vice-président et rédacteur en chef de Vintage, qui avait d'abord passé la commande sur Internet pour acheter le livre, avant d'en négocier l'acquisition des droits.

Quelques éditeurs en France sont intéressés par l'ouvrage. Pour les droits audiovisuels, plusieurs studios ont manifesté leur intérêt, mais aucun pour l'instant n'a fait d'offre ferme, même si les négociations avec les agents de Brad Pitt ont été assez loin, la star déclinant la proposition, car elle ne se voyait pas jouer le rôle principal du roman.

En ce qui concerne *Fat Mountain*, l'auteur Phyllis Kiehl étant allemande, la publication en anglais de son ouvrage devrait lui permettre très prochainement de trouver un éditeur germanique pour l'ensemble de son livre, car le parti pris en langue anglaise a été de ne publier que des extraits dudit roman.

Initialement le projet de la maison cofondée par Clémentine Deliss et Thomas Boutoux est de « *publier des artistes qui écrivent des romans* », indique ce dernier. Quatre autres titres sont déjà programmés pour septembre. Comme ils sont dotés d'une structure souple et légère, leurs frais sont minimes. De fait, c'est par les ventes des droits qu'ils entendent pouvoir financer la publication des ouvrages à venir. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

www.metronomepress.com

L'ÉDITION

LE GROUPE EDITIS a annoncé que son chiffre d'affaires avait atteint 776 millions d'euros en 2005, soit une hausse de 8 % par rapport à 2004. Ce chiffre se décompose en 253 millions pour la littérature générale, 223 millions pour le secteur éducation et 300 millions pour la distribution. En 2005, le groupe a été pour la première fois intégré dans les comptes de sa holding, Wendel Investissement, dont elle est une filiale à 100 %. Il a dégagé un résultat net de 30,1 millions d'euros. En 2006, Editis assurera un refinancement intégral de sa dette et sera doté « d'une ligne de 150 millions d'euros, utilisable de manière extrêmement souple pour des acquisitions », a précisé Jean-Bernard Lafonta, président du directoire de Wendel Investissement.

LE PRIX DES ÉCRIVAINS DU SUD, attribué pour la première fois, est revenu à notre collaborateur René de Ceccatty pour son dernier livre, *Le Mot amour* (Gallimard). Il lui a été remis samedi 1^{er} avril, au cours des troisièmes Journées des écrivains du Sud, organisées, à Aix-en-Provence, par le Centre des écrivains du Sud,

qu'anime Paule Constant. Le thème de cette année, « Mon héros préféré », a permis aux nombreux écrivains présents des interventions très personnelles, dont celles de Florence Delay sur *Don Quichotte*, de Jacques Roubaud sur Merlin, de Michel Déon sur Conrad, de Paule Constant sur *La Princesse de Clèves*, de René de Ceccatty sur l'ange de *Théorème*, de Pasolini, de Gilles Lapouge sur Modestine, l'âne de Stevenson...

PRIX. Les prix **La science se livre** ont été attribués, **Catégorie enfants**, à *Expériences avec l'eau*, de Delphine Grinberg (Nathan – « Croq'Sciences ») ; **Catégorie jeunes** : *Sur les traces de... Charles Darwin*, de Jean-Baptiste Panafieu (Gallimard jeunesse – « Sur les traces ») ; **Catégorie adultes** : *Le Climat*, de Jean-Louis Fellous (Ed. Le cavalier bleu) ; **Le prix du « Journal du Centre »** a été attribué à Edwy Plenel pour *Procès* (Stock) ; **Le premier prix Benjamin Fondane de littérature francophone** a été attribué à Petr Kral, poète, traducteur et prosateur d'origine tchèque vivant en France et écrivant en français.

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

A Bras-le-cœur. de Mehdi Charef (Mercure de France).

L'Homme ralenti. de J. M. Coetzee (Seuil).

Lames. de Philippe S. Hadengue (éd. Maren Sell).

Lieux-Dits. d'Hélène Ling (éd. Allia).

Les Dollars des sables. de Jean-Noël Pancrazi (Gallimard).

Les Ronces. d'Antoine Piazza (éd. du Rouergue).

La Grande intrigue, tome 2, Telling. de François Taillandier (Stock).

ESSAIS

La Vie culturelle sous l'Occupation. de Stéphanie Corcy (Perrin).

Grobrianus. de Friedrich Dedekind (Les Belles Lettres).

Une tout autre histoire, questions à Jean-François Lyotard.

d'Elisabeth de Fontenay (Fayard).

Les Quinze mille, députés d'hier et d'aujourd'hui. de Bruno Fuligny (éd. Horay).

Exercices de lecture. de Rabelais à Paul Valéry, de Marc Fumaroli (Gallimard).

Scènes de la vie d'acteur. de Denis Podalydes et Jean-Pierre Chambas (Seuil/Archimbaud).

L'Agonie de la IV^e République, le 13 mai 1858. de Michel Winock (Gallimard).

La bible du marché de l'art éditée par Gründ « Le Bénézit » est traduit en anglais

Dans le petit monde de l'art, le Bénézit est connu comme le loup blanc. Ce *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs, de tous les temps et de tous les pays*, dont la première édition en trois volumes s'est échelonnée de 1911 à 1920, est un incontournable. Au fil du temps, il a grossi : 8 volumes en 1955 pour sa deuxième édition ; 10, en 1976, pour la troisième ; 14, en 1999, pour la quatrième.

Son aura a crû dans les mêmes proportions à l'international qu'en France. Or ce fleuron des éditions Gründ – maison familiale qui existe depuis 1880 – n'existe qu'en langue française, alors que « 70 % de ses ventes se font à l'étranger », constate Antoine Gründ, quatrième de la lignée familiale et chef de projet de l'édition anglaise.

Une fois analysés les résultats des ventes des 10 000 exemplaires tirés en 1999, qui ont été suivis d'un réassort de 5 000 exem-

plaires en 2001, il est devenu évident qu'il fallait traduire ce must de l'histoire de l'art...

Il a fallu trois ans et demi pour assurer la version anglaise et actualiser les 175 000 notices biographiques. De fait, il y a 5 000 pages supplémentaires, soit plus de 20 000 pages au total, en 14 volumes, de couverture bleue (l'édition française est rouge). Pour sa réalisation, le Bénézit anglais a mobilisé jusqu'à 150 personnes. La coordination des travaux a été effectuée à Cambridge, en Grande-Bretagne, et l'ouvrage a été édité en France et imprimé en Italie.

L'investissement pour Gründ – qui a fait 17 millions d'euros de chiffre d'affaires en 2005 – est lourd : 3 millions d'euros, financés par un emprunt bancaire. Dix mille exemplaires ont été tirés. Le prix de lancement est de 980 euros jusqu'au 31 mai, 1 190 euros après. Le cœur de cible de la clientèle est formé par les grandes bibliothèques américaines, mais aussi les marchands

d'art, antiquaires et riches collectionneurs.

Tant sur le plan rédactionnel que commercial, le Bénézit est un étrange animal : c'est un ouvrage historique, mais dont l'actualisation régulière est nécessaire. Son marché est étroit mais mondial. Son chiffre d'affaires fluctue, mais exige une certaine continuité dans l'investissement.

Présenté à la Foire du livre de Londres, le Bénézit anglais a vraiment été lancé au Salon de Paris, le 20 mars. « *Pour le moment, les souscriptions débutent plus lentement qu'il y a sept ans, mais il faut du temps pour que l'information circule* », note Antoine Gründ. Le vrai pari est d'avoir continué à miser sur une version papier de ce dictionnaire pas comme les autres. Si, à terme, une édition électronique pourrait voir le jour, Antoine Gründ écarte en revanche tout projet de CD ROM, car « *les risques de piratage sont trop importants* », dit-il. ■

A. B.-M.

AGENDA

DU 7 AU 9 AVRIL.

GÉNIE. A Grenoble se tiendra la quatrième édition du Printemps du livre, sur le thème du « génie des rencontres ». Quarante écrivains, dont seize auteurs jeunes, sont attendus, parmi lesquels Pierre Autin-Grenier, Yves Bichet, Hélène Lenoir, Annie Ernaux, Rosetta Loy, Sonallah Ibrahim, Elias Khoury et Brice Matthieussent (rens. : 04-98-37-20-83 ou www.bm-grenoble.fr).

LE 8 AVRIL.

HYVERNAUD. A Paris, la Société des lecteurs de Georges

Hyvernaud propose sa troisième Journée d'étude autour du thème « La place du politique dans l'œuvre de Georges Hyvernaud » avec, notamment, Claude Herzfeld et Olivier Aïm (à 9 heures, à l'IMEC, 9, rue Bleue, 75009 ; rens. : www.hyvernaud.org).

LES 7, 8 ET 9 AVRIL.

LIRE À LIMOGES. L'édition 2006 sera aussi placée sous le signe de la francophonie et mettra à l'honneur Eduardo Manet. Une exposition intitulée « Gueule du Lion et sourire de sage » retracera le parcours de

Leopold Sedar Senghor. 250 auteurs de littérature générale, jeunesse et bande dessinée sont attendus (rens. : 05-55-45-61-60).

LE 13 AVRIL.

BANVILLE. A Paris, John Banville sera l'invité du Centre culturel irlandais et de l'Irish Writer's Centre, pour le lancement des célébrations du centenaire de la naissance de Samuel Beckett. L'auteur s'entretiendra avec Lara Marlowe (à 19 h 30, 5, rue des Irlandais, 75005 ; rens. : www.centrairelandais.com).

AVRIL, LE MOIS BOUQUINS

Un mini BOUQUINS réservé à tous les grands passionnés de littérature

Grands mots, petites phrases...

Du 1^{er} au 30 avril 2006,

pour l'achat de 2 livres

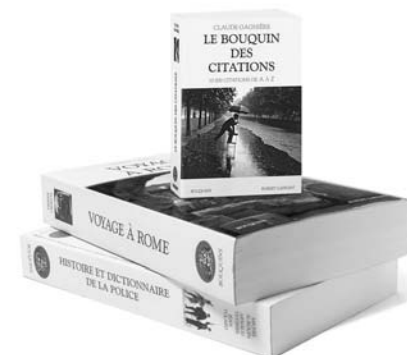
de la collection « Bouquins »,

recevez gratuitement

Le Bouquin des citations* dans

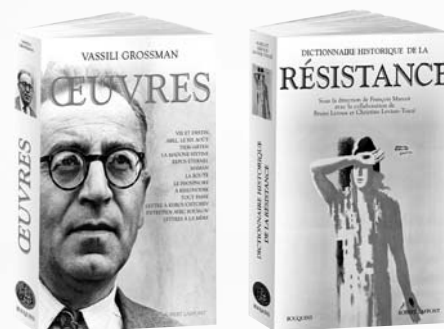
un miniformat, idéal pour

l'avoir toujours en poche.



Le mini Bouquin des citations offert pour l'achat de 2 Bouquins*.

* Dans la limite des stocks disponibles. RÉDUCTION FAITE



BOUQUINS

PLUS QU'UN LIVRE, UN BOUQUINS

ROBERT LAFFONT / www.bouquins.tm.fr

Slavoj Zizek

« Je crois en une universalité de combat »

Rencontre avec le philosophe slovène, théoricien sans frontières et anticapitaliste de tendance lacanienne, pour lequel toute vérité digne de ce nom est « partielle et engagée »

Intellectuel inclassable, Slavoj Zizek est aujourd'hui l'une des figures les plus connues de l'Europe philosophique. Né à Ljubljana en 1949, exilé en France au début des années 1970, il vit désormais entre sa Slovénie natale, l'Argentine et les Etats-Unis. Il a construit une œuvre originale, où les références marxistes et psychanalytiques se mêlent au cinéma hollywoodien pour inventer une radicalité à l'horizon énigmatique. Il publie *La Marionnette et le nain. Le christianisme entre perversion et subversion* (traduit de l'américain par Jean-Pierre Ricard et de l'allemand par Jean-Louis Schlegel, Seuil, « La couleur des idées », 252 p., 22 €).

Dans *La Marionnette et le nain*, vous explorez le statut de la foi dans notre société. La croyance, dites-vous, ne peut plus s'y assumer publiquement, elle devient un « secret personnel et obscène ». Vous-même, êtes-vous « croyant » ?

Je suis absolument athée. Mais le problème, c'est que moi, en tant qu'athée, je suis contre la philosophie de la finitude, je suis de ceux qui veulent réhabiliter la notion d'infini, pour la penser d'un point de vue matérialiste. C'est pourquoi, si vous me demandez, comme le gangster des films américains, avec un pistolet sur la tempe, « qui êtes-vous vraiment ? », je répondrais, quand même : « un hégélien ». Quand je parle de Kant et des philosophes idéalistes allemands, et quand j'utilise Lacan, mon désir ultime, c'est une lecture de Hegel. Même contre les critiques de Marx ou de Kierkegaard, je défends Hegel, car je crois qu'il est le plus radical. C'est mon horizon, oui, c'est très mystérieux. Au lycée, déjà, j'ai eu, comment dire, cette épiphanie : Hegel !

Vous citez Chesterton, qui dit à quel point il est difficile d'être athée...

L'idée centrale de mon livre, c'est précisément que là est le nœud traumatique du christianisme. Quand on est athée, en effet, on a toujours, comme dit Lacan, un grand Autre qui y croit pour nous. Mais accepter que l'Autre lui-même n'y croie pas, cela se passe seulement dans le christianisme. Il y a cette belle interprétation de Chesterton, quand il dit que ce moment, sur la croix, où le Christ demande « père, pourquoi m'as-tu abandonné ? », c'est le moment catastrophique où Dieu lui-même est athée. C'est-à-dire, pour le formuler dans les termes de Hegel : l'écart qui sépare l'homme de Dieu est transposé en Dieu lui-même. Pour moi aussi, c'est une expérience existentielle très traumatique. Pour donner un exemple : la philosophe Agnes Heller, qui est une ancienne déportée, m'a dit que dans les camps nazis, outre la séparation fondamentale qui existait entre ceux qui tenaient encore à leur vie et ceux qui étaient déjà résignés à la mort, il y avait également une troisième catégorie, mythique celle-là : dans le baraquement à côté, espérait-on, il y a quelqu'un qui peut aider les autres, qui reste dans l'éthique, bref qui y croit encore. Elle m'a dit que le moment le plus tragique a été celui où l'on rencontrait ce personnage, et où on comprenait qu'il était comme les autres. Donc, c'est facile d'être un non-croyant, mais c'est beaucoup plus difficile d'accepter qu'il n'y a pas de grand Autre susceptible de croire pour nous. C'est ça la leçon du christianisme. Hegel a cette belle phrase : ce qui est mort, sur la croix, ce n'est pas le représentant de Dieu, mais le Dieu de l'au-delà lui-même. Ce qui reste, c'est le Saint-Esprit : nous sommes responsables. Pour moi, la vraie communau-

té des croyants, c'est celle qui n'a pas de grand Autre.

Les divers « fondamentalistes » religieux pourraient prétendre incarner ce grand Autre. Vous semblez leur dénier ce droit. Pourquoi ?

Le problème des fondamentalistes, c'est qu'ils n'y croient pas : ils le savent. Ce qui me frappe, quand je parle avec des fondamentalistes chrétiens aux Etats-Unis, c'est que pour eux les propositions de foi sont aussi simples que celles d'un savoir positif. Ils sont « fanatiques » de science, et à leurs yeux, l'incarnation de Jésus est un fait qui a le même statut que la structure de l'atome. Si bien que le fondamentalisme n'est pas, comme on le dit souvent, un danger pour le savoir séculaire ; non, c'est un danger pour la foi elle-même. Car ceux-là ont perdu la croyance authentique, le « credo quia absurdum », cet engagement à l'impossible, qui dit : je sais que c'est impossible mais quand même j'y crois. Prenons l'exemple des droits de l'homme : cette idée qu'en dépit de toutes les différences, il y a des droits universels. C'est un article de foi pure. Il y a là non pas un savoir objectif, mais une décision subjective, un engagement éthico-politique inconditionnel. C'est comme ça que ça fonctionne ! Il y a déjà quelque chose comme ça dans le judaïsme, quelque chose qu'il faut sauver : il n'existe pas d'éthique au sens propre sans croyance. C'est en cela que je suis d'accord avec Jacques Rancière quand il défend la rhétorique des droits de l'homme en disant qu'ils ne doivent pas être naturalisés, qu'ils ne sont pas la propriété de l'homme, que le droit de l'homme le plus fondamental c'est le droit à l'universalité, c'est-à-dire à remplir le vide et à s'engager. C'est ça la foi véritable, celle dont on a besoin aujourd'hui.

Alain Badiou fait de saint Paul un prédicateur activiste, dont l'héritage militant permettrait de refonder une politique d'avant-garde. Vous-même, vous faites du projet lalinien une véritable « entreprise léniniste »...

Je suis d'accord avec Badiou pour trouver dans l'héritage juif de Paul un nouveau type d'espace collectif, celui qu'on retrouve dans les communautés de croyants, et parfois dans les partis révolutionnaires, voire même dans les sociétés psychanalytiques. Toute la question, c'est de trouver une nouvelle forme du champ social et politique. Aujourd'hui, nous vivons dans une société pluraliste, où on doit sans cesse se détacher de sa propre position, chercher un champ commun, etc. Contre ça,

Biographie

Slavoj Zizek a publié de nombreux ouvrages, qui sont traduits aux quatre coins du monde. Depuis la fin des années 1980, certains d'entre eux sont parus en français, d'abord chez de petits éditeurs, puis dans des maisons plus importantes. Citons notamment *Le Plus Sublime des hystériques. Hegel passe* (Point hors ligne, 1988), *Essai sur Schelling. Le reste qui n'éclôt jamais* (L'Harmattan, 1997), *Le spectre rôde toujours. Actualité du Manifeste du Parti communiste* (Nautilus, 2002), *Vous avez dit totalitarisme ? Cinq interventions sur les (més) usages d'une notion* (Amsterdam, 2004), *Plaidoyer en faveur de l'intolérance* (Climats, 2004), *Bienvenue dans le désert du réel* (Flammarion, 2005).



Slavoj Zizek, 2005 HANNAH/OPALE

ce que j'aime, chez Paul, c'est l'idée, plus précieuse que jamais, que le seul chemin vers l'universalité véritable, c'est celui du parti pris. La vérité universelle est partielle et engagée en elle-même. C'est ce côté de la religion combattante que je veux ressusciter, et c'est pourquoi j'ai de grands problèmes avec toute la logique du multiculturalisme, avec des notions comme celle de « tolérance » ou d'apprentissage des « différences ». Je crois en une universalité de combat.

Vous citez Marx, Lénine, Rosa Luxembourg... Lorsque les théoriciens communistes procèdent à la critique de l'« aliénation » religieuse, ils le font au nom d'une justice profane à venir. Chez vous, on distingue mal cet horizon.

Il faut l'admettre : ma position est négative. Je n'accepte pas la logique normative d'Habermas : pour combattre l'injustice, il faudrait avoir un modèle. Or ce qui vient en premier, c'est l'expérience de l'injustice. C'est une idée un peu révolutionnaire chrétienne que la solidarité naît dans la souffrance. « On est tous dans le même combat », voilà la forme première de l'universalisme pour moi. C'est à partir de là que s'ouvre, comme un lieu vide, si voulez voulez, la perspective de justice. Alors, comment formuler cette question de la justice sans tomber dans le ressentiment ? J'ai relu récemment un texte où Jean Améry affirme qu'il veut réhabiliter le droit au ressentiment. Punir les nazis, dit-il, c'est impossible. Pardonnez, aussi. La seule chose que je peux faire, c'est de signaler mon ressentiment. C'est intéressant : peut-être faut-il, contre Nietzsche, réhabiliter le ressentiment, non comme impuissance, mais comme droit fondamental de signaler son expérience de l'injustice sans avoir de programme positif. Les gens qui sont au pouvoir disent toujours la même chose : dès que vous formulez une critique, ils répondent : « Oui, oui, mais avez-vous un programme positif ? ». Bien sûr, on n'en a pas ! Nous vivons une époque vide, où l'on ne peut que préparer le terrain. Notre devoir principal, aujourd'hui, même si on ne sait pas quoi faire, c'est de maintenir l'espace ouvert. Un acte éthique, pour moi, c'est un geste minoritaire qui a la prétention de réarticuler l'universel.

Par exemple ?

Par exemple, quand on appartient à un ordre substantiel (ma communauté chrétienne, juive, politique...), la décision véritable, c'est le moment où l'on doit trahir sa communauté au nom de ce qu'il y a au cœur de cette communauté elle-même. Ainsi du « non » à la Constitution européenne. Cette Constitution a été un tel compromis bureaucratique ! Bien sûr, je suis conscient de tout le bagage réactionnaire qui existe du côté du « non ». C'est facile de dire « non » à l'Europe au nom d'un provincialisme proto-populiste et nationaliste. Mais un « non » à l'Europe au nom de l'Europe elle-même, au nom de l'Europe universelle, ça c'est un acte, et je crois même que ça peut ouvrir un espace. Prenons un autre exemple très problématique. Avec toute ma sympathie pour les Palestiniens, je crois que ce serait une espèce d'acte pour eux, aujourd'hui, de dire ouvertement : Israël est un pseudo-problème ! Le vrai problème est chez nous. Dire, donc, que cette

« Les gens qui sont au pouvoir disent toujours la même chose : dès que vous formulez une critique, ils répondent : "oui, oui, mais avez-vous un programme positif ?". Bien sûr, on n'en a pas ! Nous vivons une époque vide, où l'on ne peut que préparer le terrain »

obsession sur Israël ne sert qu'à masquer la catastrophe du monde arabe lui-même, l'inertie de ces régimes réactionnaires, horribles, etc. L'acte authentique, c'est de changer tout le champ, de clarifier les rapports, d'internaliser la bataille. Il y a un film américain avec Brad Pitt, que j'aime beaucoup, et qui s'appelle *Fight Club* : la leçon c'est que pour combattre l'ennemi on doit commencer par se combattre soi-même. Ça change tout, c'est déjà la victoire.

Vous passez pour une des figures tutélaires du mouvement « altermondialiste ». Peut-on dire qu'il y a une « politique de Zizek » ?

Non. Ou alors ce serait ce que je nomme la « politique de Bartleby ». C'est-à-dire celle du « I prefer not to ». Quand tout le monde « résiste », comme aujourd'hui, peut-être que le premier pas c'est de refuser ce jeu, et de voir qu'il y a une certaine façon de s'opposer qui fait partie de la machine existante. Peut-être que le premier geste véritable est moins de faire quelque chose que de résister à la tentation d'agir. Toute cette action « anti-globalisation », ça me rappelle ce qu'on peut appeler la pseudo-activité : on agit tout le temps mais pour que rien ne change véritablement. Ici je suis très critique à l'égard de tout l'héritage de Mai 68. J'y ai participé, oui, mais je ne l'ai pas aimé. Pour moi, ça a été un spectacle. Je déteste cette idée de l'explosion libératrice... Moi, ce qui m'intéresse, c'est le jour d'après, le moment où l'on se demande : quelle est la différence avec l'ordre précédent ? Pour saint Paul comme pour Lénine, la question est la même : comment traduire la révolution dans un nouvel ordre positif, par des formes inédites de politisation et jusque dans les choses les plus quotidiennes (le mariage, le sexe...). Mon problème est celui-ci : le retour à l'ordre. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN BIRNBAUM

THIERRY DE BEAUCÉ

Thierry de Beaucé
L'absent de Marrakech

L'ABSENT DE MARRAKECH

ÉDITIONS DU ROCHER

LE NOUVEAU KEITH ABLOW SUICIDAIRE

Keith Ablow
Suicidaire

ÉDITIONS DU ROCHER